

Jean-Marc Lemelin

IL Y A LIEU

PAS À PAS

SIX PISTES À (POUR) SUIVRE

6 juillet - 6 décembre 2020

RIEN

N' AURA EU LIEU

QUE LE LIEU

EXCEPTÉ

PEUT-ÊTRE

UNE CONSTELLATION

Stéphane Mallarmé

Un coup de Dés jamais n'abolira le Hasard

(2002, 1887)

« LE GÉNIE DES LIEUX »

Jonquière, Beaulac-Garthby, Bishopton, Stoke, Sherbrooke, Saint-François-Xavier de Brompton, Windsor (Québec), Vienna (Ontario), Paris, Barcelona, Palma de Majorque, hôtels d'Europe, Sherbrooke, Saint-Hyacinthe, Montréal, Fredericton, Tracadie, Port Morien, Sydney (Cap Breton), Toronto, St. John's, grottes paléolithiques de France et d'Espagne, Créteil, Séville, Lagos (Portugal), Nice, Sète, Small Point, St. John's.

PASSAGES

Espace

Justice

Architecture

Littérature

Philosophie

Science

ESPACE

Laissons le sens de l'Univers à la théologie,
à la cosmologie et à l'astrologie ; occupons-nous
de l'Univers du sens (de la vie), c'est-à-dire du
monde, du langage et de l'homme :

Sens (de la vie)

Monde ← Langage

↑

Homme

Le *dispositif* du sens renforce le *quadriparti* de la vie [Hölderlin, Heidegger] :

Divins Mortels

X

Ciel Terre

Le quadriparti (quadrature, quatre, carré, cadran, croix, croisement, carrefour, cadre, carte, ronde, anneau, nœud, milieu des deux moitiés) est la topologie de l'être (régions, voix et voies), dont le monde est le Lieu, dont le langage est la « maison » et dont l'homme est le « berger » [Heidegger]... Il y a transcendance (verticale et de haut en bas) des Divins et du Ciel, immanence (verticale mais de bas en haut) de la Terre et des Mortels et imminence (horizontale) des Divins et des Mortels. Le Ciel n'est pas le paradis et la Terre n'est pas l'enfer... Se distinguent ainsi l'espace du Ciel (la lumière, à vitesse absolue)

et de la Terre, le temps des Mortels (la finitude, à vitesse relative), le non-temps des Divins (l'éternité, à vitesse nulle) et la personne des Divins et des Mortels¹. Le quadriparti (*Geviert*) est l'intermédiaire ou le « messenger » - le *Mi-Lieu* - entre le dispositif (*Gestell*), dont *l'Ereignis* est un « envers secret » [Vuillot], et le site (*Ort*)².

Le monde (avec ou sans majuscule) est à la fois terrestre et céleste ; ce n'est donc pas seulement la Terre, cette planète vieille de 4,55 milliards d'années, cette sphère habitée par l'homme en compagnie des autres animaux et des végétaux, de la faune et de la flore ; ce sont les sociétés ou la société humaine, qui n'est pas synonyme de

¹ Les Divins ne sont pas *immortels* mais éternels, car ils ne naissent ni ne meurent ; c'est pourquoi ils n'existent point, sauf dans la tête des Mortels, de leurs prêtres et de leurs prophètes, dans leurs religions et dans leurs institutions : ils sont « absents » ou ils se sont « enfuis » [Hölderlin] ; ils sont « retraités » ou ils ont retraité ; Dieu n'est pas décédé, car il n'est jamais né... Cela ne veut pas dire cependant qu'il n'y a point de divin ; mais le divin n'est pas le sacré ou le saint et ce n'est pas non plus le sacrifice : c'est l'ultime ou le sublime artifice.

² En 1985, dans *La puissance du sens* (p. 50-51 : note 34), nous avons articulé le quadriparti et la structure axiologique figurative des quatre éléments de la nature, mais en inversant le Ciel et la Terre, l'air et la terre, selon le schéma contradictoire (la négation) du carré sémiotique.

culture (générique : acquise et requise) et qui ne s'oppose pas non plus à la nature (génétique : innée)³, mais parfois s'y impose par sa posture (morphogénétique ou épigénétique, spécifique ou généalogique : conquise) ; c'est donc aussi les gens, les genres, les générations : « monsieur tout le monde », « tout le monde », « le monde », « du monde » - mondain avant d'être mondial...

*

* *

³ Il y a des sociétés humaines qui ne connaissent pas de différence entre la nature et la culture [Descola] et donc de « seconde nature » ou de « double nature » ; il y a d'autres animaux qui vivent en société (des insectes aux mammifères) et d'autres qui ont une culture, c'est-à-dire où il y a transmission (des macaques aux chimpanzés). Il n'y a pas non plus d'opposition entre le psychique ou l'individuel et le social ou le collectif.

La géographie (physique ou humaine, générale ou spéciale, régionale ou tropicale, coloniale ou postcoloniale, rurale ou zonale, sociale ou radicale, comportementale ou phénoménale, culturelle ou industrielle, économique ou historique, analytique ou synthétique, systémique ou systématique, qualitative ou quantitative), science de l'espace humain ou de « la dimension spatiale d'une réalité sociale » [*Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, p. 947], commence par la géologie. La Terre a d'abord été un seul continent entouré par l'océan Pacifique ; sous l'action des volcans et de la tectonique des plaques, ce continent s'est fendu et s'est formé l'océan Atlantique : de l'île à l'archipel, mais sans symétrie entre l'hémisphère boréal et l'hémisphère austral ; se sont dressées les chaînes de montagnes : par exemple, sous le choc du sous-continent indien (détaché de l'Afrique) avec l'Asie, s'est élevée l'Himalaya. Il y a alors

dérive des continents, sorte de *signature* géologique⁴.

C'est ainsi que les espèces animales se sont diversifiées, dispersées ou isolées et qu'il y a eu peuplement, d'abord « homain » (par le genre *Homo*) : de l'Afrique du Sud ou de l'Est à l'Asie et à l'Océanie (Homme de Java) et en Europe (Cro-Magnon et Néandertal), puis humain (par l'espèce *sapiens*) : de l'Afrique encore à l'Europe et à l'Asie, de l'Asie à l'Océanie et à l'Amérique, de l'Afrique à l'Amérique (la traite des esclaves, des plantations aux implantations et aux transplantations) et - plus récemment - de l'Afrique et de l'Asie à l'Europe (les migrations). L'homme est le seul mammifère qui peuple et habite tous les continents, partageant même - expérimentalement - l'Antarctique avec les manchots !

⁴ Lazzarotti, lui, parle de la « signature géographique » de la place ou du placement (de l'emplacement au déplacement) ; signature distincte de la « carte d'identité » de l'habitant et de son adresse postale et comportementale [*Habiter. La condition géographique*, orientation 2 de la p. 99]. Pour lui, l'espace habité est une *écriture*, dont l'autrement habitant est l'auteur, la *signature*.

*

La démographie de devrait pas être seulement la science des populations, de la *population* (des sujets) : la natalité et la (table de) mortalité, la durée ou l'espérance de vie et le vieillissement, la fertilité et la stérilité (la moindre fertilité masculine ou la moindre masculinité et la défaillance du système immunitaire), les épidémies et les pandémies, les mariages et les divorces, les grossesses et les avortements ou la contraception ; elle devrait aussi être la science du *peuplement* et ainsi des migrations et des diasporas (des peuples). C'est donc la géographie *humaine*, alors que la géographie *physique* est plutôt encore de la géologie, la « géographicit   » en étant l'intersection sociale, l'intersection de la Terre, du monde et de l'espace des Terriens ou « la dimension géographique de la vie sociale » [Lévy] : mappemonde et cartes locales ou régionales,

provinciales ou nationales, continentales ou intercontinentales - espaces et « outre-espaces » (*out of space*) ! L'espace du monde et le monde de l'espace seraient ainsi l'objet de la géographie. Pour Lévy, l'espace (réversible) est un ensemble de techniques, un dispositif technique qui est l'inverse du temps (irréversible) ; pour nous, l'espace est inséparable du temps : l'espace est la quatrième dimension du temps (le moment, l'instant : *kairos, Augenblick*) et le temps est la quatrième dimension de l'espace (le mouvement, la vitesse) - de là l'*espace-temps*. L'espace est *habité* (vu et perçu, conçu et su) et le temps est *vécu* par la personne :

Deixis

Espace ← Temps

↑

Personne

La personne (physique ou morale) n'est pas l'individu, mais elle peut être ou devenir le sujet, impliquant un projet et un trajet, sans pourtant être réductible à la subjectivité (qui n'est pas qu'individuelle). Charnelle (présente dans l'espace : actorielle) et corporelle (présente dans le temps : mortelle), « corps spatial » [Lefebvre] et « corps temporel », elle est transindividuelle [Simondon] ou singulière et plurielle [Nancy] ; elle est juridique et économique, sociale et libidinale. La personne est liée à la fécondité, c'est-à-dire qu'elle est reliée à la production et à la reproduction, à la « production reproductive » [Lévy] et donc au travail et à la sexualité.

- En un mot, la personne est le *Dasein* (l'être-là, l'être-au-monde, l'être-en-commun, l'être-avec), qui s'oppose au *on* [Heidegger, Berque] : site, rythme et corps, c'est l'Actant !

La *deixis* fait partie des *rappports de force* :

Luttes ← Liens

↑

Lieux

Il n'y a pas de *rappport* social sans *support* spatial [Lefebvre] ; c'est-à-dire qu'il n'y a pas de luttes ou de liens - luttes ou liens entre : sexes, genres, générations ; enfants, parents, familles ; groupes, partis, classes ; etc. - sans lieux. Dans une formation sociale, les rapports de force surdéterminent les rapports de production (la propriété, le procès de production, la division sociale et technique du travail et le procès de travail), qui déterminent les forces de production (les moyens de production, les unités de production, l'énergie et la technologie), qui dominant ; la force de travail, elle, est à la fois

une force de production et un rapport de re/production :

Forces de production ← Rapports de production

↑

Rapports de force

Il y a un mode de production et de reproduction de l'espace par des « formations spatiales » [Thrift] ou par des « logiques sociétales » et des « productions spatiales » [Lévy], qui peuvent être investies, perverties ou subverties par une *posture spatiale* (radicale et fondamentale, primordiale et cardinale, principale et générale)⁵.

⁵ Cette posture singulière pourrait être celle de l'athlète ou du poète, du musicien ou du chanteur, du danseur ou du joueur, du chasseur ou du chercheur, du penseur ou du passeur, du créateur ou du fondateur, du dresseur ou du dompteur, de l'instructeur ou de l'éducateur, du travailleur ou du veilleur, de l'ermite ou du concierge, de la serveuse ou de la logeuse : folie et/ou génie du demi-dieu ? Génie inconnu ou méconnu ! Folie reconnue...

Le monde est le *site* de l'homme par le langage,
qui est à la fois discours, langue et parole :

Langage

Discours ← Langue

↑

Parole

ou

Performance ← Compétence

↑

Performativité

En d'autres mots, quand l'homme parle ou écrit, il y a *repérage grammatical* : se distinguent ainsi le site de l'énoncé (le texte repéré, en position absolue), la situation de l'énoncé (le cotexte repérant, avant ou après, à gauche ou à droite, en position relationnelle) et la situation de

l'énonciation (le contexte repère, en position relative) :

Site de l'énoncé ← Situation de l'énoncé

↑

Situation de l'énonciation

La situation de l'énonciation est la *ponctuation* et donc la *segmentation* de la deixis dans la poièsis :

Poièsis

Mimésis ← Sémiosis

↑

Deixis

ou

Communication ← Signification

↑

Énonciation

La *poièsis* (le faire : l'œuvre) se distingue de la *tekhnê* (le savoir-faire, le métier, l'art, la technique : la production) et de la *praxis* (l'activité : l'ouvrage) dans la *phusis* :

Phusis

Poièsis ← Tekhnê

↑

Praxis

La *poièsis* est donc irréductible à la poésie et à la littérature. La *praxis*, elle, n'est pas non plus que la *pragma* (l'action, qui est nécessaire mais insuffisante, même si elle est dominante) :

Praxis

Action ← Raison

↑

Passion

Toutes ces définitions et ces précisions ou ces indications ont pour but de montrer et de démontrer qu'il n'y a pas de monde sans le langage⁶, c'est-à-dire sans l'homme, qui est le seul être parlant, le « parlêtre » (selon Lacan). Les autres animaux - incapables d'énonciation ou de débrayage énonciatif - n'ont pas de monde ou ils sont pauvres en monde (selon Heidegger) ; mais ils ont un environnement objectif (*Umgebung*) et un monde environnant ou ambiant (*Umwelt*), un « paramonde » (*paraworld*) [Skocz, dans *Heidegger and the Earth*],

⁶ Le langage n'est pas que *représentation* (*Vorstellung*) ; il est aussi *présentation* (*Darstellung*) : sensation et intuition, perception et aperception, conception et affection - affect. Il n'y a pas de pensée sans le langage, c'est-à-dire sans l'inconscient. Le langage n'est donc pas plus une institution politique qu'un appareil idéologique : ce n'est pas une superstructure étatique ou juridique ; c'est le fondement de toute institution. L'idéologie ou la métaphysique de la représentation - l'espace *vécu* de la représentation (la spatialité, le spectacle, la société du spectacle) plutôt que la représentation *conçue* de l'espace (la géométrie, la géographie, la topologie) - n'est pas que théorique et psychique ; elle est pratique et politique : la démocratie.

Comment celui qui voudrait *représenter* ceux qui ne votent pas ou qui n'ont pas le droit de vote pourrait-il donc être élu : être un *représentant* ?

un entourage, un milieu vécu selon l'éthologie, qui n'est point une éthique, encore moins une morale. Cela veut aussi dire que l'espace (comme dimension à la Leibniz) n'est pas un simple contenant : l'étendue, l'horizon, le firmament, l'Univers en expansion ou pas, infini ou fini ; l'espace est à la fois force et forme, expression et contenu, signifiant et signifié et donc signifiance. *Ressenti*, l'espace est vu et entendu, senti et touché, voire goûté ; il est donc visible et audible, olfactif et tactile ; il est optique et haptique ; il est sensible, intelligible et concupiscible, soit perceptible par les organes des sens externes, l'intellect (le sens interne) et l'affect (le sens intime) - instinct, intelligence et pulsion.

Sensible ← Intelligible

↑

Concupiscible

Sens externes ← Intellect

↑

Affect

Instinct ← Intelligence

↑

Pulsion

Ambition ← Curiosité

↑

Sensualité

Libido dominandi ← Libido sciendi

↑

Libido sentiendi

Plaisir du loisir, loisir du plaisir ou désir
de loisir et de plaisir il y a ou non dans l'espace
et le temps de la personne et de son théâtre, sa
mise en scène, son spectacle..

*

* *

La *situation* de l'homme - *phusis, poièsis, deixis* - comprend : les quatre éléments de la nature (surtout la terre) [dont il a déjà été traité dans **MAC et MAC**]⁷, le sol, le terreau, le terrain, le territoire, le terroir, le réseau, le milieu et le lieu.

Nonobstant la terre (les rentes, les lots et les îlots), l'espace, c'est d'abord et avant tout ce qui conjoint les règnes minéral, végétal et animal, c'est-à-dire le *sol* que nous avons sous les pieds, que nous touchons et foulons de nos pieds et qui n'est pas le même - de la vulnérabilité à l'invulnérabilité, de la marche à la démarche, de la parade à la mascarade - si pieds nus si dans les chaussettes, les chaussons ou les chaussures (pantoufles, sandales, escarpins, espadrilles, sabots, savates, souliers, bottillons, bottines, bottes, etc.) et selon le

⁷ Il importe de rappeler que la *terre* (minuscule), élément de la nature, se distingue de la *Terre* (majuscule : *Earth, Erde*), partie du monde, et du sol, d'où nous venons et allons et où nous retournerons et mourrons, en un saut de l'être-debout à l'être-couché en passant par l'être-assis ; ce *saut*, c'est le lit de mort : le linceul, le cercueil, l'urne, les cendres, la poussière, le cimetière - le « sous-sol » du trépas...

plancher ou la chaussée, la rue ou le trottoir, l'avenue ou le boulevard. Sec ou humide, boueux ou vaseux, mouillé ou enneigé, arrosé ou inondé, pavé ou terrassé, cultivé ou crevassé, arable ou aride, le sol nous attache et nous colle aux talons : nous sommes ancrés au sol. C'est là une affaire de contact, de tact, de toucher : du cerveau que nous partageons avec les reptiles⁸...

Puis, c'est le *terreau*, l'humus où nous plantons, que nous arrosons et que nous humons.

Ensuite, c'est le *terrain*, que nous divisons en lotissements, où nous bâtissons et que nous occupons, voyons, regardons, explorons, exploitons : la cour ou le jardin où nous jouons ou passons le temps. Espace distinct de l'espace journalier (prolétaire ou populaire) du bâtiment, de la bâtisse, du dépôt, de l'entrepôt, de la

⁸ Le volume du cerveau reptilien est inversement proportionnel à la taille de la mâchoire. Des reptiles, qui ont le sang froid comme les poissons, dérivent les oiseaux et les mammifères, qui ont le sang chaud – et rêvent. Chez le genre *homo*, avec la domestication du feu permettant la cuisson et facilitant la mastication, la mâchoire décroît au profit de la croissance du cortex [Leroi-Gourhan, Berque].

caserne, de l'usine, du hangar, de l'édifice ou de l'immeuble, c'est donc alors l'espace domestique et quotidien de l'habitable, de la demeure, du domicile, de la résidence : la maison, la maisonnette, la case, le chalet, le palais, l'hôtel particulier, le château, la villa, le pavillon (et son jardinet), la pension, la longère, le bungalow, le condominium, le loft, le squat, l'appartement, la garçonnière, le studio, la studette, la mansarde, la chambre (de bonne ou non) ; en un mot, le *logis* (propriété, location, sous-location, hébergement - loyer ou autre)⁹ ; espace encore maternel, voire matriciel¹⁰ - le giron : le *chez* dont sont privés les sans-logis !

⁹ Pour les nomades comme les Tsiganes ou les retraités en voyage (« gérontopies ») et les autres habitants errants ou dits « aberrants », le logis est la roulotte, la caravane, le campeur (*camping-car*), la maison mobile (*mobile home*), le véhicule récréatif. C'est parfois le garage ou la remorque, faute de gîte ou de refuge...

¹⁰ La campagne a jadis été sexuée ou sexualisée comme horizontalité, passivité, féminité, maternité, matriarcat (principe femelle de vie) : agriculture ; la ville l'est naguère comme verticalité, activité, masculinité, paternité, patriarcat (principe mâle de mort) : industrie (qui a depuis envahi et investi l'agriculture). La campagne est utérine, interne et invisible ou servile (gestation) et la ville est phallique, externe et visible ou virile (érection).

Mais le terrain, c'est aussi l'espace de l'ethnographe ou de l'ethnologue, du démographe ou de l'anthropologue, du géographe ou du sociologue qui enquête, qui est en quête d'expérience et d'expertise ou d'une thèse de doctorat et d'une chaire - d'une place !

Et que dire des terrains de jeux, de boules, de golf, de tennis, de camping ?

L'espace du logis s'élargit ou s'ouvre au *territoire*, l'espace géographique qui est « l'idéal-type de l'aire » [Lussault] ; le territoire n'est plus alors seulement terrestre ou pédestre mais aussi aérien, c'est-à-dire qu'il peut être atteint, parcouru ou franchi par l'avion, les oiseaux à moteur. Le territoire s'étend donc du voisinage au voyage en passant par l'entourage : on est voisin avant d'être citadin, « mitoyen » avant d'être citoyen... Le territoire est quadrillé par le transport et cadastré par la voirie

(incluant l'ingénierie et le génie rural, civil ou urbain). Il n'y a pas de territoire sans véhicules, depuis le dos de la femme ou du cheval jusqu'aux engins les plus sophistiqués : les chars, les chariots, les charrettes, les carrioles, les calèches, les diligences, les bicyclettes, les motocyclettes, les voitures, les camions, les autobus, les autocars, les trains, les tramways, les métros, les bateaux, les avions et les bolides militaires sont des véhicules territoriaux ou des « opérateurs spatiaux » dans des espaces véhiculaires.

Tous les mammifères ont leur territoire, qu'ils marquent et démarquent de leur urine ou autrement. Les humains, eux, ont leurs signes (icônes, indices, symboles), leurs index, leurs insignes, leurs emblèmes, leurs marques, leurs marqueurs, leurs macarons, leurs bornes, leurs limites, leurs cartes, leurs indications, leurs panneaux, leurs clôtures, leurs barrières, leurs

frontières - à ne pas franchir ou à franchir avec des papiers, une carte d'identité, un laissez-passer, un permis de conduire, un passeport.

Ainsi le territoire, de la communauté à l'agglomération, se caractérise-t-il par l'accessibilité potentielle et par l'exclusivité éventuelle. C'est donc l'espace des endroits (ou des « chorotypes »¹¹) : du col ou de la gorge, du massif ou de la vallée, du val ou du vallon, du pré ou de la prairie, de la pelouse ou du parterre, du champ ou du chemin, du sentier ou du rang, du trottoir ou de la promenade, de la corniche ou de l'esplanade, de l'embarcadère ou du débarcadère, du passage ou de la passerelle, de l'impasse ou de la ruelle, de la rue ou du square, du carré ou de la place, du parc ou du jardin, du quai ou du pont, du quartier ou de la localité, du village ou de la municipalité, du bourg ou du faubourg, du hameau

¹¹ Un « chorotype » est un « agencement spatial élémentaire comprenant une échelle, une métrique et une substance »; c'est une configuration qui se distingue du « chorème » [Brunet]. Un ensemble complexe de « chorotypes » est un « géotype » ou une situation géographique [*Dictionnaire de la géographie*, p. 175-177 et p. 450].

ou du patelin, du district ou du canton, de la commune ou du comté, de la cité ou de la ville, de la métropole ou de la mégalopole, de la mégapole ou de la gigapole, du département ou de la région, de la province ou du pays. D'Athènes à Rome, la Cité s'est identifiée à l'État, puis à l'Empire ; ensuite, l'État (les États du monde) a intégré les villes ; enfin, les villes ont investi les États (le monde des États). Globales ou mondiales, mondialisantes et/ou mondialisées, elles s'étalent en matrices (New York, Londres, Paris, Tokyo), en corridors (Windsor-London-Toronto-Montréal-Québec, côte-est et côte-ouest des États-Unis, Europe de l'ouest) ou en spirales (Chine, Inde, Asie du sud-est) [*L'invention du monde*].

Avec ou sans l'urbanisme, qui est « la science de l'organisation spatiale des villes » [Mongin], l'urbanisation - et ses « trois vitesses » : la relégation, la périurbanisation et la gentrification [Donzelot] - est désormais

irréductible et irréversible, irrémédiable mais négociable. L'analyse spatiale du territoire est ainsi passée de la ruralité à l'urbanité, du rural à l'urbain (« hyper-centre, centre, para-centre, péri-centre, périurbain, suburbain, hypo-urbain, infra-urbain » et autres « géotypes ») ; la géographie n'est plus surtout rurale ou régionale mais davantage urbaine, « la fabrique urbaine » ou « le règne de l'urbain » dépassant, surpassant et outrepassant « l'âge de la ville » (selon Lefebvre, Choay et Lussault), dans « l'outre-ville » (selon nous), la ville ayant beaucoup plus de volume que la surface de son territoire..

Le Canada a ses territoires nordiques, comme la France a ses départements d'outre-mer ; ce ne sont plus des espaces domestiques mais économiques et politiques qui ont une histoire en plus d'une géographie, un paysage en plus d'une image, un patrimoine en plus d'un héritage, un souterrain en

plus d'un terrain : de l'engrais et du minerai,
des mines et des morts !

Le territoire a une taille, une échelle, des échelons et donc une carte : des frontières géographiques ou politiques ; c'est un objet de mesure, de nombre, de compte et donc de calcul et de capture.

Tout territoire de taille politique a son *terroir*, soit ses coutumes et ses costumes, sa propre cuisine et son proche folklore, sa danse et sa musique, son patois et sa poésie. Le terroir est l'idéologie spatiale du territoire politique : ses croyances et ses superstitions, ses contes et ses légendes, ses fables et ses histoires, ses mythes et ses rites. Il y a eu une poésie du terroir qui a pu justement se donner le terroir pour origine ou pour naissance, pour sol et pour sang, pour terreau et pour humus. Mais la poésie a-t-elle jamais eu un tel finage ? une telle engeance ?

une telle limite ? une telle frontière ? - Si ce n'est la langue, l'idiome, le dialecte !

*

La géographie (humaine) des Lévy et Lussault - eux qui envisagent une « micro-géographie des situations spatiales », qui proposent une « analyse pragmatique de la spatialité des sociétés » et qui se réclament d'un « individualisme sociétal » et du « réalisme dialogique » ou d'un « constructivisme réaliste » et du « systémisme dialogique » - distingue le *territoire*, qui est topographique (immédiat, limité, mesurable) et toponymique, et le *réseau*, qui est topologique (médiat, illimité, incommensurable)¹² ; mais les deux semblent ignorer

¹² Lazzarotti distingue seulement les lieux (immobiles : la ruralité), les territoires (mobiles : l'urbanité) et le monde (immobile et mobile ou topologique : l'urbanité-mondialité) ou les composantes locale (le paysan sédentaire d'ici), territoriale (le migrant international ou le touriste d'ici ou là) et mondiale (le métropolitain d'ici et là) [*Habiter*, tableau de la p. 160]. Chez lui et malgré lui, le lieu serait-il au territoire ce que la communauté serait à la société ?

les importants travaux de Malpas inspirés de Heidegger à ce propos.

Le réseau (la discontinuité et la connexité) sillonne et relie les territoires ou les aires (la continuité et la contiguïté), la « synchronisation » transformant une aire (un ensemble) en un lieu (un élément). Il peut être urbain (dans une même ville), interurbain (d'une ville à l'autre) ou mégalopolitain (archipel), régional ou national, continental ou intercontinental. Il y a ainsi des réseaux techniques : la poste, le télégraphe, le téléphone, l'électricité, l'eau, le gaz, la radio, la télévision, le câble, l'internet, les agences de presse et les équipements collectifs, ainsi que les moyens de transport comme le bus, le métro, le tramway et le train¹³. À la suite de Laruelle, on pourrait aussi considérer le *livre* comme un tel

¹³ Selon Soja, à Los Angeles, le bus est beaucoup moins onéreux en infrastructures que le métro ; selon Paquot, le tramway est trop coûteux en rails.

« réseau technique » : feuille, épine, tranche, ligne, page, folio, ouverture, fermeture, couverture ; production, circulation, consommation ; édition, impression, diffusion ; écriture, lecture, signature ; bibliothèque, librairie, pilon (volume, bouquin, papier)...

Avec le flux des télécommunications se multiplient les réseaux sociaux, où la coprésence ou la cospatialité des acteurs n'est plus pertinente et où il n'y a plus de territorialité ou de territorialisation, c'est-à-dire « épreuve spatiale » de la séparation ou de la distance. De courriel en « habitel » [Boullier, dans *constellation.s*]¹⁴, les usagers des réseaux sociaux franchissent et traversent les aires et les zones sans même se déplacer : mobilité non plus réelle, actuelle, matérielle (« artefacts matériels ») mais idéale, virtuelle, immatérielle (« idéalités spatiales » : non-lieux ?) ; avec leur téléphone

¹⁴ La parentèle serait-elle relayée par une « habitèle », sorte de « peau technique » de l'habiter - de l'habit à l'habitat [Gagnepain, Boullier] ?

portable, ils ne sont pas là où ils sont et ils sont là où ils ne sont pas [Dufour]...

Le réseau social transforme donc l'immobilité (corporelle et temporelle) en mobilité (intellectuelle et spirituelle) et il modifie l'habiter, l'habitat et l'habitation, voire l'habitant lui-même - qui est un cohabitant et qui n'est pas qu'un résident ou un résidant mais aussi un passant ou un itinérant, un estivant ou un hivernant, un marin ou un pèlerin, un visiteur ou un touriste - et son habitus, son habilité ou ses habitudes, en détruisant des murs et en construisant d'autres, invisibles et intangibles. L'espace n'est plus alors terrestre ou souterrain, aquatique ou subaquatique, portuaire ou insulaire, marin ou aérien ; il est céleste : ce n'est plus l'espace des oiseaux et des avions, c'est l'espace des fibres et des câbles ou des antennes, des astres et des satellites par centaines ou des capsules, des navettes et des stations orbitales,

l'espace de la conquête et la conquête de l'espace
- l'espace des dieux !

*

Tandis que le *réseau* est affaire de *spatialité* (un mode d'existence spatiale comme l'urbanité, incluant la densité et la diversité, et comme la mobilité), la spatialité étant à l'espace ce que l'acteur (saillant) est à l'environnement (prégnant) [Lévy], le *milieu* est affaire de *spatialisation* (un monde d'expérience sociale), c'est-à-dire d'actes et de gestes, d'actions et d'opérations dans, sur et avec l'espace et impliquant des acteurs ou des opérateurs capables de localisation spatiale et de programmation spatio-temporelle. En ce sens, le milieu est innombrable. Contrairement au territoire (la logique des pôles : la polarité) et pareillement au réseau (la logique des nœuds : la nodalité) [Offner, dans *La ville et l'urbain*], il n'y a pas

de milieu sans acteurs (présents ou absents, agents ou patients, individuels ou collectifs, sujets ou objets, humains ou non-humains). Le milieu est d'abord familial ; c'est l'espace du foyer (et du four). Ce milieu de la maisonnée n'est plus donné pour acquis, car il y a de plus en plus de familles monoparentales ou autrement parentales ou non (accueil ou adoption, remariage ou réorientation sexuelle, couple sans ménage ou ménage sans couple, partenariat ou célibat).

Le milieu devient familier avec les voisins ou les cousins et avec l'école. Le milieu scolaire a une longue durée et il ne concerne pas seulement les études mais aussi les loisirs, les jeux et les sports. Certes, la sociologie d'un Bourdieu a bien montré et démontré que le milieu scolaire est le miroir du milieu sociétal et que la mobilité ou l'ascension sociale par l'école est rare, voire rarissime ; au contraire, l'école renforce et conforte l'inégalité... C'est pourquoi l'individu

défavorisé ou déclassé, réduit au secteur informel de l'emploi ou de l'économie, peut parfois croire qu'il aura plus de chance du côté du milieu mondain ou clandestin, délinquant ou interlope, illicite ou illégal : du côté du milieu du crime plutôt que du côté du milieu du travail.

Il peut aussi arriver que l'individu - par défaut ou par excès [Castel] - tente ses chances du côté du milieu littéraire, artistique ou culturel ou du côté du milieu sportif¹⁵, policier ou militaire, voire même du côté du milieu politique, diplomatique ou journalistique. L'individu en question pourra alors conquérir le milieu s'il devient un modèle, un héros, une vedette, une idole ; ou il sera victime du milieu en sombrant dans l'alcoolisme, la toxicomanie, la fraude ou la tricherie ou en succombant au suicide

¹⁵ Il est curieux de constater ou de remarquer qu'un très grand nombre d'athlètes professionnels partagent, avec les matelots et avec les prisonniers, le tatouage : comme pour les matelots, leur destin spatial est le voyage ; comme pour les prisonniers, leur origine sociale est le désavantage. Mais il y a les exceptions du golf et du tennis : autre destinée !

ou à l'homicide. Il pourra toujours avoir recours au milieu religieux d'une église ou d'une secte.

C'est donc dire qu'il y a rarement salut ou bonheur par le milieu sociétal, si ce n'est par le milieu des affaires ou par le milieu du travail¹⁶. Le milieu social n'est pas synonyme de capital social ou de « capital spatial », urbain ou géographique permettant d'accumuler des ressources propices à un « juste milieu », à un véritable *milieu de vie* : un vrai mode, genre, style ou rythme de vie - une « forme de vie », un « espace de vie » et un « bassin de vie » qui ne sont pas seulement domestiques ou économiques, mais qui sont un « milieu humain » [Berque] ou un « monde commun » qui échappe aux lieux communs d'un simple « cadre de vie » assigné à (la) résidence...

¹⁶ Du bonheur il n'y a pas de table ou de tableau, de recette ou d'équation : famille ou groupe, parti ou patrie, pari ou loterie, milieu ou réseau, crime ou spectacle, plaisir ou sagesse, travail ou paresse, quiétude ou soin, santé ou religion, industrie ou culture, art ou sport, jeu ou drogue, sexe ou alcool, amour ou argent, fortune ou gloire, pouvoir ou prudence, idéal ou sérénité, liberté ou solidarité, solitude ou sollicitude?

*

Contrairement à Lussault¹⁷, Lévy privilégie les biens publics et l'espace public - adjacent ou conjoint au *domaine* public (moins spatial que sociétal ou « paroissial ») et distinct de la *sphère* publique (plus publicitaire que sociétale : *Öffentlichkeit*), dont dépend la scène politique (du forum et de l'arène, du débat et du combat, du consensus et du dissensus) - plutôt que les biens communs et l'espace commun. Il décrit ainsi l'espace public selon la « sociétalité » et selon l'accessibilité (les deux gradients topographiques). Selon la sociétalité, l'espace public sera sociétal, communautaire, collectif ou individuel. Si l'accès est libre (ouvert), l'espace sociétal sera du domaine public (rues, places, parcs) ; si l'accès est normé, l'espace sociétal sera du domaine semi-public (gares,

¹⁷ Comme Arendt, Lussault considère que c'est l'espace entre et parmi les hommes qui est politique et non pas l'homme qui serait un « animal politique » [Aristote].

transports publics, cafés, cimetières, centres commerciaux, grands magasins), il y aura l'espace communautaire des quartiers traditionnels ou dits « ethniques » et des « cités » et l'espace collectif des entrées d'immeuble ; si l'accès est restreint, l'espace sociétal sera du domaine semi-privé (taxis, boutiques, cinémas, théâtres, bars ; autoroutes, voirie rapide), il y aura l'espace communautaire des lieux de culte et des « ghettos », l'espace collectif des parties communes d'immeuble et des rues privées et l'espace individuel des zones tampons (à ne pas violer), des postes de travail et des jardins privés ; si l'accès est réservé (fermé), il y aura l'espace communautaire des maisons familiales ou communautaires et des communautés clôturées, l'espace collectif des lieux de travail et des clubs et l'espace individuel deviendra l'espace privé des logements et des automobiles [Dictionnaire de la géographie, p. 360-367, surtout le tableau de la p. 366, qui modifie

légèrement la figure 3 dans *Le tournant géographique*, p. 240].

*

Il y a établissement, développement, fonctionnement, aménagement, arrangement et agencement de l'espace *géographique* (générique) par des actes, des actions et des dispositifs qui le transforment en espace *social* (spécifique), des structures aux champs, des situations aux événements faits de coprésence (architecturale ou urbanistique, surtout urbaine) et de mobilité (matérielle ou idéale). En d'autres mots, un ensemble *géographique* (territorial ou non), « n'importe où ou partout », devient un ensemble *social*, « quelque part ou ailleurs » ou « nulle

part ailleurs », par l'intermédiaire d'un ensemble *spatial*, « ici ou là/là-bas »¹⁸...

Les acteurs ne sont pas seulement des opérateurs (sur les choses) mais aussi des manipulateurs (sur les corps) et des observateurs (sur les deux). Les *acteurs* ne se confondent pas avec les *auteurs*. Protagonistes ou antagonistes, ils ne sont pas nécessairement des personnes, des personnalités, des personnages ; ce peut être des personnifications, des paysages, des objets techniques, des armoiries, des reliques ou des fétiches : des « quasi-personnages », des « personnages conceptuels » ou des « emblèmes territoriaux » (comme Times Square et d'autres places, l'Empire State Building et d'autres édifices, M(cDonald's), la Tour Eiffel, les statues (la Statue de la Liberté), les monuments,

¹⁸ Dans *La production de l'espace*, ouvrage plus imposant et plus important que *Le droit à la ville*, Lefebvre distingue selon la forme, la structure et la fonction : l'espace absolu (sacré), l'espace historique, l'espace abstrait et l'espace différentiel. L'espace abstrait est géométrique (euclidien), optique (visuel) et phallique (phallocratique, bureaucratique, vertical) ; il doit donc être dépassé, surpassé, outrepassé par l'espace différentiel : contre-espace qui échappe à la domination, à l'accumulation et à l'aliénation - par l'appropriation.

les mascottes, les totems, les drapeaux, etc.). Mais les acteurs selon la géographie ne sont pas obligatoirement des actants selon la grammaire (linguistique ou sémiotique). Ces *actants* grammaticaux ne sont pas uniquement des *acteurs* syntaxiques ; ce sont des *porteurs* et des *transporteurs* sémantiques de valeurs et de valences, la valence étant la puissance d'attraction de l'actance : selon le nombre d'actants - le sujet, l'objet (direct), le partenaire (indirect) et l'intermédiaire -, il y aura avalence (la « personne d'univers » qui est impersonnelle), univalence, bivalence, trivalence, quadrivalence, polyvalence ou ambivalence.

*

Le centre de l'espace social n'est pas l'aire ou le territoire, le réseau ou le milieu ; c'est la contrée (« géon », *Gegend*), c'est-à-dire le lieu : « la plus petite unité spatiale complexe de la société » [Lussault] et donc indivisible. Éphémère ou durable, le lieu est irréductible au haut lieu, au chef-lieu, au lieu-dit, au domaine (rural, urbain ou rurbain), au paysage et au décor, dont il est l'envers ; il est *topos* (saillant) et *chôra* (prégnante) [Berque], nom et verbe, la *chôra* étant réceptacle, matrice, (mi)lieu (du) concupiscible et non pas sensible ou intelligible¹⁹... Le lieu est à l'endroit ce que l'espace est à l'étendue [indication de Lévy modifiée] ; pilier et pivot, produit (multiplication) et non somme (addition) [Lazzarotti], c'est le fondement du lien social.

¹⁹ Pour Berque, le *topos* (masculin) est matériel, alors que la *chôra* (féminine) est existentielle; il est interne et de l'ordre du corps animal, tandis qu'elle est externe et de l'ordre du corps médial (technique, écologique et symbolique ou social). Le corps médial (la mondanité) est au corps animal (la corporité) ce que la « médiologie » (le milieu) est à l'écologie (l'environnement), ce que le Monde est à la Terre et ce que la logique ternaire du prédicat est à la logique binaire du sujet : ce que l'être (ontologique) est à l'étant (ontique). Pour nous, le corps animal est le corps organique (originel) et le corps médial est le corps organisateur (original), dont il y a surdétermination par le *corps originaire* [Maine de Biran, Henry] : serait-ce la « médiance » comme moment, mouvement et milieu humain ? Le triple corps (organique, organisateur et originaire) accompagne le simple corps : cœur, esprit et chair ou âme.

Insigne signature et « graphe », le lieu est le mode d'occupation de l'espace par la *place* où il y au moins un acteur ayant un rang et un rôle ou une disposition et une position d'actant à un moment donné, avec ou sans événement : je, ici, maintenant, il en est ainsi - il y a lieu !

Placement, emplacement, déplacement, espacement, emboîtement, englobement : comment passer de « l'état des lieux » à « l'invention des lieux » [Conan] sinon par ledit « lieu de vie » ?

*

Le centre du lieu est le corps humain (corps vivant, schéma corporel, corps propre) : l'enveloppe, la membrane, l'organe, la peau, le pied et la main (différente selon les doigts amputés ou mutilés et aux ongles arrachés, rongés, coupés, taillés, limés, courts, longs, faux, polis ou peints). Pour le corps, il y a des espaces *partiels*, parmi lesquels la sémiotique distingue les espaces topiques et l'espace utopique. Les espaces topiques sont hétérotopiques (ailleurs ou là-bas), c'est-à-dire environnants ou lointains et centrifuges, où il peut y avoir ou non acquisition de la compétence par l'actant qui est protagoniste ou antagoniste ; ou ils sont paratopiques (là), soit avoisinants ou « prochains » et centripètes, où il y a performance (jonction) du même ou de l'autre sujet. Les espaces paratopiques sont donc familiaux ou familiers, proches ou voisins ; ils rapprochent le sujet de son objet de valeur ou de désir (l'agoniste). Central et performatif, l'espace utopique (ici) est étranger ou étrange ; ce n'est plus le lieu de l'éloignement ou du

rapprochement, de la distance ou de la séparation, de la discrimination ou de la ségrégation (présupposant l'agrégation), ni de la simple disjonction ou de la multiple jonction ; c'est le lieu du contact et de l'unique conjonction du sujet (et non de l'anti-sujet) et de l'objet de valeur, en même temps que la sanction (positive) du sujet par l'actant qui est son destinataire, le sujet étant ou non le destinataire de cet objet²⁰.

Par exemple, pour l'étudiant, l'espace hétérotopique est tout ce qui l'éloigne de ses études : la famille, les amis, les amours, les sports, les loisirs, les mondanités, la télévision, l'internet distrayant ou divertissant ; l'espace paratopique, c'est ce qui le rapproche de l'étude : le bureau de l'instructeur (destinateur) ou de son assistant,

²⁰ Pour Lefebvre, dans *La Révolution urbaine*, les lieux sont des « topies » ; il distingue ainsi : les isotopies (les lieux mêmes ou les mêmes lieux), les hétérotopies (les lieux autres ou les autres lieux) et l'utopie (qu'il orthographe parfois avec un trait d'union préfixal et qu'il qualifie d'ailleurs et de non-lieu réunissant « l'ordre proche et l'ordre lointain ») ; c'est bien le centre ou la centralité ». Foucault lui aussi différencie autrement les hétérotopies des homotopies, l'hétérotopie étant un « hors-lieu » comme un camp de réfugiés par exemple [Agier, dans *constellation.s*]. Chez Lefebvre, la référence à Greimas et à la sémiotique est on ne peut plus explicite [p. 54-55 : note 1] .

la bibliothèque, la table de travail, l'internet étudiant ou savant ; l'espace utopique est la salle de classe (où l'objet de valeur est le savoir), le pupitre où il y a l'examen sur table, qui sera suivi de la sanction positive ou négative, la récompense ou la punition, le diplôme ou la reprise, la carrière ou le chômage, la fortune ou la misère, le bonheur ou le malheur, etc. Cet espace utopique peut être décentré ou recentré, autrement placé, par l'éducation à distance ou en ligne, la disjonction spatiale pouvant alors contrer, contrarier ou contrecarrer la conjonction actantielle du sujet et de l'objet.

- Mais l'étudiant n'est pas qu'étudiant...

*

L'espace sémiotique (mental, social et libidinal) se distingue donc de l'espace géographique (architectural, monumental, théâtral, etc.) et de l'espace géométrique de la largeur (la gauche et la droite ou l'abscisse), la hauteur (le haut et le bas ou « l'ascenseur ») et la profondeur (l'avant et l'arrière ou l'ordonnée) ; ces trois dimensions peuvent inclure des sous-dimensions comme la longueur et l'épaisseur. L'espace sémiotique coordonne la surface (le plan), la profondeur (l'arrière-plan) et le volume (l'avant-plan) et il se mesure, non seulement par la distance, mais aussi par la répulsion ou l'attraction, l'éloignement ou le rapprochement, la disjonction ou la conjonction. C'est ainsi que les espaces *partiels* impliquent des espaces *partiaux*, qui sont aux espaces partiels ce que les « objets transitionnels » dans un « espace potentiel » [Winnicott] sont aux « objets partiels » dans un « espace actuel » [Lacan] en psychanalyse. Les espaces *partiaux*, plus subjectifs qu'objectifs, sont des espaces, voulus

ou volontaires, de retranchement, d'isolement, de confinement et donc plus autistiques qu'artistiques, dans la même solitude du nid ou de la coquille, du coin ou de la cabane, de la tente ou de la hutte, du cube ou de la bulle, de la sphère ou de la tour d'ivoire...

Il est nécessaire au corps de se diriger et de s'orienter dans l'espace à délimiter ; il lui faut donc une « compétence métrique » de mesure (la règle) ou une « compétence géographique » de savoir (la norme) et une compétence proxémique et praxémique ou pragmatique (dont la motilité et donc la mobilité) distinguant surtout la gauche et la droite (la gauche étant la droite devant un miroir), ainsi que le proche et le loin ou le haut et le bas (qui sont bien les mêmes devant un miroir). L'espace n'est sans doute pas le même pour le gaucher que pour le droitier, qu'il y ait ou non la même latéralisation du cerveau et la même

orientation de l'œil ou de l'oreille²¹. Sauf pour les aveugles, le regard est l'explorateur de l'espace : le regard (l'optique) est à l'espace ce que la voix (la musique) est au temps. C'est ainsi que le cinéma - bien plus que la photographie et la peinture - est l'art du regard (de la caméra).

- À moins que ce ne soit le tourisme et ses attractions naturelles et/ou culturelles : site géologique (cavernes, grottes, gouffres, gorges, chutes, cascades, rapides, torrents, précipices, canyons, geysers, volcans, déserts, oasis, bassins, plateaux, monts, montagnes, marais, marécages, plages, dunes, fleuves, mers, océans, icebergs, grands lacs, grands espaces chauds ou froids, secs ou humides, rouges ou noirs, verts ou blancs), site architectural (thermes, grands hôtels, musées, universités, temples, mosquées,

²¹ Si le cerveau est sexué, comme l'affirme Irigaray, l'espace ne peut pas être le même pour les hommes et pour les femmes, a fortiori pour les gauchères. Par contre, selon Vidal et Di Méo, la neurobiologie ou la neurochirurgie donnerait tort à Irigaray, la seule imagerie par résonance magnétique (IRM) ne pouvant distinguer un cerveau mâle ou masculin et un cerveau femelle ou féminin [*Le désarroi identitaire*, p. 148]. C'est parce que l'identité ou la différence sexuelle ne passe pas seulement entre les sexes, les genres ou les individus, mais en chaque individu, qui est divisé : « dividu ». De là, le désarroi, la détresse ou le désastre...

Cerveau sexué ou pas, il importe de souligner qu'il ne faut pas oublier ou négliger que la plus grande partie de notre vie, de la veille au sommeil, se passe entre nos oreilles - et non entre nos jambes !

églises, cathédrales, basiliques, sanctuaires, couvents, cloîtres, pyramides, palais, châteaux, remparts, murailles, fortins, forts, forteresses, fortifications, citadelles, beffrois, tours, ponts, digues, barrages, canaux, écluses, centrales, ruines. etc.), belvédère, comptoir (post), station (resort), ville, île, presqu'île, péninsule, littoral, côte, pays, sous-continent, continent !

- Ou la séduction (avec en plus l'art de la voix), surtout quand le tourisme est anéanti ou annihilé par un virus ! À moins qu'elle ne le soit ainsi elle aussi...

JUSTICE

Dans « l'insociable sociabilité » [Kant], il n'y a pas de justice *sociale* sans justice *spatiale*, c'est-à-dire sans « libération des lieux » [Aoun, p. 359] ou sans « mise en liberté des lieux », « mise qui symbolise le mode d'habitation de l'homme » [Heidegger, dans Aoun, p. 359 : note 966] ; justice spatiale qui consiste en la faculté et la capacité d'occuper l'espace par une place (le tact, le contact, la proximité, la contiguïté, l'immobilité, la sédentarité : la lenteur) et de se déplacer et donc de changer de place (l'écart, la distance, la diversité, la connexité, la

mobilité, le nomadisme : la rapidité). Une place (immobile) implique un lieu de résidence et un lieu de travail : se loger et travailler - ce qui manque au sans-logis et au chômeur.

L'inhabitable est invivable !

Dans la densité ou l'intensité urbaine de la mobilisation, le déplacement (mobile) exige des installations et des moyens de transport, ainsi que des lieux de création ou de récréation et de tourisme ou des « lieux de mémoire », et donc des espaces de voyage : se déplacer, se recréer, visiter, voyager (les vacances contre la routine : les hôtels ou les motels contre la cuisine). Mais il y a aussi mobilité ou « automobilité », écart (navette), entre le(s) lieu(x) de résidence et le(s) lieu(x) de travail et donc « polytopie » [Stock]. La mobilité - ce qui commence par l'accès à la rue et à la route - peut être entravée par la maladie, l'accident ou l'invalidité de la personne

ou par la grève, la police, l'armée, la logistique (« science de la gestion des flux ») en panne, le gouvernement (policier ou militaire, autoritaire ou totalitaire), la gouvernementalité (déficiente ou incompétente), la gouvernance due à un virus en 2020 (la distance physique ou spatiale ou la distanciation sociale), etc.

La justice sociale allie la liberté, l'équité et l'égalité sexuelle, juridique, ethnique et raciale. Il n'y a pas de justice spatiale s'il y a discrimination et ségrégation, même si la séparation est incontournable, ne serait-ce que par une porte [Simmel, dans Paquot : *Désastres urbains*]. C'est par la justice spatiale qu'il y a lutte contre les inégalités sociales ou territoriales, c'est-à-dire contre l'injustice spatiale [Soja].

*

L'approche de la justice spatiale diffère grandement de Soja à Lévy et Cie. Dans sa « triple dialectique » du social, du temporel et du spatial ou du sociétal, de l'historique et du géographique, Soja se situe davantage dans une démarche horizontale et locale : Los Angeles. Dans sa « quête » ou sa « recherche » de justice *spatiale*, il est surtout amené à dénoncer l'injustice *sociale* : l'inégalité, l'insécurité, la pauvreté, l'exploitation, la marginalisation, l'impérialisme culturel et la violence. Il est ainsi justifié de s'attarder sur les inégalités raciales, ethniques et culturelles. Son point de vue est alimenté par une « pratique spatiale » basée sur la planification urbaine issue d'un programme à l'UCLA. De la théorie à la pratique, la perspective est nettement localiste et du côté du subalterne et de la gauche [*Seeking Spatial Justice* et « La ville et la justice spatiale », dans *constellation.s*, p. 590-596]²².

²² Comme Platon, Soja n'entrevoit pas que l'injustice n'est pas le *contraire* de la justice mais son *contradictoire* (sa négation, sa privation) ; le contraire de la justice (collective) est la vengeance (individuelle).

Dans leur parti-pris citoyen, Lévy et ses collègues privilégient plutôt une démarche verticale et globale et ils se situent dans une politique étatique, de l'État-nation à l'État-monde en passant par le fédéralisme ou la « fédéralité » à l'américaine davantage que par « la chose publique ». En insistant sur l'espace public, les biens publics (la sphère publique, les langues, le corps humain, la Terre, l'éthique, l'amour, etc.), les « biens publics spatiaux » (l'urbanité et la mobilité) et les « biens spatiaux fondamentaux » [*Théorie de la justice spatiale*, p. 181], ils s'éloignent du commun et des biens communs, distincts ou non des « biens premiers » (logement, santé, éducation, culture et libertés d'expression, de déplacement, de travail) [Rawls]. Pour l'équité, l'égalité et la liberté, ils favorisent « la Troisième voie » entre la gauche et la droite et donc au centre (Giddens, Blair) - contre Marx [p. 152-154] et pour le capitalisme.

À la suite de Kant, Lévy privilégie l'idéalisme et le progressisme ou la cosmopolitique [p. 233] ; ce qui l'amène à favoriser une démocratie représentative et interactive dominée par la « coconstruction » [p. 242 et p. 307], ainsi qu'une éthique de l'habiter, de la mobilité, de l'accessibilité, de l'urbanité, de la civilité et du développement [tableau de la p. 282]. Pour les trois chercheurs, qui ont fait des études et des enquêtes de terrain en France, en Suisse et au Portugal (Porto), la justice, le droit et la politique font partie de l'*ethos* (le juste). Il existe un « tournant éthique »²³ qui détache justement, avec justesse, l'éthique (des valeurs) de la morale (des normes). La justice est affective mais objective : le *juste* n'est donc pas le *bon* (affectif et subjectif) et le *beau* (affectif et cognitif), ni non plus le *vrai* (cognitif et

²³ Comme on a pu parler de « tournant linguistique », de « tournant numérique », de « tournant géographique », de « tournant historique » et de « tournant autobiographique » (autofiction) ou du tournant chez Heidegger. Le (point) tournant est la tournure de la *césure*, telle que la conceptualise Hölderlin dans ses *Remarques* sur Sophocle ; c'est le pivot de la *segmentation* : le découpage en trois séquences (initiale, centrale et finale) et la division en deux segments (ascendant ou descendant, euphorique ou dysphorique).

objectif) [*Dictionnaire de la géographie*, tableau de la p. 192].

Chez eux, il y a un très fort biais en faveur du citoyen (juste) et de l'acteur (vrai), de l'individu, de la « société des individus » [Elias], contre les sociétés communautaires, de la *Gesellschaft* contre la *Gemeinschaft* (contrairement aux nazis, ces « obsessionnels du territoire » selon Lévy), la *socialité* (individuelle) de l'acteur prévalant sur la *sociétalité* (collective) de la société. La personne y est confondue avec l'individu, « la plus petite unité sociale » [Lévy] ; l'acteur, n'étant pas un simple *porteur*, est un véritable *opérateur* de spatialité en vue d'une « équité spatiale » et d'un « contrat social spatial ».

C'est sans doute au niveau de l'individualisme²⁴ que Lévy se démarque sensiblement de Soja, même s'il se dit inspiré par lui [Avertissement, p. 9]. Mais, en même temps, il se rapproche manifestement de Piketty dans leur commune insistance sur l'*espace électoral*. Piketty distingue les « quatre quarts idéologiques de l'électorat en France » : 1) les internationalistes-égalitaires (pro-immigrés, pro-pauvres), 2) les internationalistes-inégalitaires (pro-immigrés, pro-riches), 3) les nativistes-inégalitaires (anti-immigrés, pro-riches), 4) les nativistes-égalitaires (anti-immigrés, pro-pauvres) [*Capital et idéologie*, graphique de la p. 915]. Mais, alors que Lévy semble pencher pour Macron (2) [p. 152 : note 1] - même s'il faut combattre les « inégalités dans l'accès à la liberté » avec « l'égalité pour la liberté » -, Piketty, avec son « socialisme

²⁴ Et qui dit individualisme dit propriété privée de l'espace. L'individualisme est-il autre chose que l'*idéologie* bourgeoise, qui redouble le libéralisme ou le néolibéralisme (économique) et la démocratie libérale (politique) ? Or, l'individu ne peut pas être un « homme social », un « homme total » ou un « homme intégral » ; il ne peut être qu'un homme inégal ou bancal.

participatif », serait plus proche de Mélenchon (1) [tableau de la p. 917].

Dans son « contrat géographique », Lévy est pour un « parti du mouvement » (diplômés, experts, citoyens, administrateurs, politiciens : parti des *post-*) contre les « partis tribunitiens » (d'extrême-droite et d'extrême-gauche) [*Réinventer la France*, p. 200]. Au contraire, Soja ne semble pas s'en remettre aux partis et aux élections - et donc à l'administration et au gouvernement - dans la conquête de la justice spatiale et dans le combat contre la « géographie injuste » et contre l'injustice sociale, à quoi contribue selon lui la « gentrification » ; ce que réfute Lévy, partisan du mélange et de la mixité et adversaire du zonage, de l'enclavement et de l'esprit de clocher. En gros, Lévy serait pour un mouvement d'accès (au) public, tandis que Soja serait pour un mouvement d'accès (au) commun - ce qui resterait à concilier ou à réconcilier, peut-être au niveau ou à

l'échelle de l'État social et fiscal [cf. **MAC et MAC**]²⁵.

*

*

*

²⁵ Marxiste repentant [Le tournant géographique, p. 51 : note 1], devenu partisan et artisan de la souveraineté (intellectuelle ou spirituelle et idéelle ou matérielle) plutôt que de la fécondité et avec son primat de l'individu ou de ladite « société des individus », Lévy défend, endosse et renforce le point de vue de quinze à vingt pour cent de la population mondiale : population fortement diplômée qui est câblée et branchée, dotée et connectée, « internetée », qui navigue (*surfe*) et qui voyage (*tripe*) – même en place ou sur place ! Élite et *jet set*, qui font le monde [p. 351 et p. 370]... Mais qu'en est-il des « démunis » : « enclavés » ou « accrochés » [p. 351, **Figure 3 : Une sociologie de la mondialisation**] ? Grâce à une très grande érudition multilingue, la *forme* de la description, de l'analyse ou de l'examen de Lévy est on ne peut plus structurée, organisée et argumentée ; par contre la *force* de l'explication, de la synthèse ou de l'étude n'est pas au rendez-vous : l'explicitation n'est pas à la même hauteur que l'observation et l'interprétation est davantage politique et idéologique qu'économique et scientifique. Par exemple : il faut substituer au « monopole de la violence légitime » [Weber] un « *monopole légitime de la violence* » et, dans le « triangle politique/justice/police [...], la police doit devenir le bras armé de la justice » [**Quelle police pour la société-Monde**, p. 359-362, souligné par Lévy] – « police mondiale » à laquelle il est peu probable que Soja ne souscrive...

Comment peut-il y avoir justice spatiale si - comme l'affirme Mitchell du MIT - nous assistons ou assisterons à la disparition physique ou matérielle des banques (avec le papier-monnaie aussi), des librairies, des bibliothèques, des musées, des universités (tout au moins les campus), des hôpitaux (télémédecine, téléchirurgie), des prisons (bracelet ou implant électronique de surveillance et de contrôle des déplacements), des casinos, des bureaux de la Bourse et des autres bureaux (télétravail, téléservices, téléprésence), des magasins (téléachat) et des restaurants (Skip the Dishes) [*The City*, p. 371-401]. Ajoutons à cette liste de sites physiques : halles, théâtres, cinémas, arénas, stades, salles de spectacle (sans spectateurs ou spectateurs devenus seulement téléspectateurs) ; tendance ou processus que confirme, renforce et accélère l'actuel coronavirus (Covid-19) - épine de la nature dans la chair de la technique !

C'est aussi la disparition de la foule et de la manifestation, de la masse et de l'assemblée, de la rencontre et de l'aventure, de la découverte et de la trouvaille...

L'espace n'a plus alors de *substance*, uniquement de la *subsistance* : subsister n'est pas exister ; il n'est plus occupé mais déserté. Il y a désormais « maîtrise spatiale » - « métrise » [Lévy] - par les télécommunications contrôlant le « système spatial » ou le « dispositif spatial », la « structure spatiale » ou la « pratique spatiale » et contrant, contrariant ou contrecarrant la culture, la condition et l'expérience urbaines [Mongin]. L'espace public ou commun se vide au profit d'un espace réticulaire, invisible et mystérieux, sauf pour les spécialistes de l'informatique et de la cybernétique. C'est là le triomphe de l'individu (qui n'est pas la personne), de l'individualité, de l'individualisation (qui n'est pas

l'individuation (selon Simondon) et de l'individualisme : confusion du « *Que suis-je ?* » (l'individu) ou du « *Qu'est-ce que l'homme ?* » et du « *Qui suis-je ?* » (la personne) ou du « *Qui est l'homme ?* » - ubiquité, ambiguïté ou ambivalence du « nous » ?... Le domaine public - « quintessence du territoire social », selon Lofland [*The City*, p. 243] - est avalé par le domaine privé, comme la sphère sacrée l'est par la sphère profane (et profanatrice) : les nouveaux lieux de culte sont les centres commerciaux et les réseaux sociaux (de la curiosité à la générosité ou de l'ignorance à la haine et de la méchanceté à la hargne). Manquant d'espace réel et matériel, temporel et spirituel, le monde ne serait donc plus « le Lieu de l'être humain » [*Dictionnaire de la géographie*, p. 688].

- Il y a lieu de s'en (pré)occuper !

ARCHITECTURE

Pour l'alimentation, c'est-à-dire l'espace de la nourriture, l'être humain a d'abord dû s'en remettre à la prédation, c'est-à-dire à la chasse, à la pêche et à la cueillette, qui s'accompagnent de la taille de la pierre et donc de diverses cultures ou industries paléolithiques ; le nomadisme domine. À l'ère néolithique, apparaissent l'agriculture, l'élevage et la sédentarité, le village, puis la ville ; le nomadisme ne disparaît pas, mais il diminue (pastoralisme).

La prédation (alimentaire et sexuelle) n'est pas propre à l'homme ; l'habitation, non plus : les oiseaux construisent des nids, les castors érigent des barrages, les taupes et les marmottes creusent des tunnels ou des labyrinthes, d'autres mammifères ont une tanière ou un terrier, les chimpanzés dorment dans les arbres, sans parler des insectes sociaux (termites, fourmis, abeilles). L'habitation commence par l'*abri* : il faut s'abriter pour habiter et s'y habituer ; il faut habiter (à) pour bâtir et donc cohabiter. Si le sans-logis n'a pas d'abri, il meurt : il n'est plus à l'abri du vent et de la pluie, du froid et du meurtre ; il n'y a pas de sans-*abri*, ne serait-ce qu'un carton... Une politique de l'habitation commence donc par les sans-logis et les SDF. À cela, il faut reconnaître les mérites de l'Armée du Salut et d'autres organismes semblables, religieux ou non. Une telle politique est soucieuse, avant la construction, de la reconstruction : réhabilitation, restauration sans

démolition et rénovation sans destruction. Elle favorise la copropriété et la coopérative, la coopération et la collaboration.

De l'architecture à l'urbanisme, il doit y avoir régionalisation de la ville et urbanisation de la région dans un mouvement de centralisation et de décentralisation et dans un dialogue entre le centre et la périphérie et entre les périphéries : la ville doit alimenter la région et s'y alimenter ; de même, il faut urbaniser le quartier [Lévy]. Il n'y a point lieu de tout concentrer et centraliser, plus particulièrement les hôpitaux et les cliniques, les résidences communes et les maisons de retraite, les écoles et les universités. Par contre, il y a lieu de regrouper les petites villes, sans nécessairement les annexer à la grande ville, à la métropole, à la ville globale ou mondiale. Le regroupement peut se faire selon le principe ou la stratégie de l'araignée, qui tisse sa toile de maille en nœud,

de fil en filet, du terreau au terrain, du terroir au territoire, de l'aire au réseau, du milieu au lieu - mais sans proie.

Une politique de l'habitation, incluant le logement (locataire ou propriétaire) assurant la reproduction de la force de travail par l'industrie de la construction [Castells], se double obligatoirement d'une politique des transports, plus spécifiquement du transport en commun, du trafic et de la circulation en ville et d'une ville à l'autre. Contre l'exclusivité, il doit y avoir accessibilité et gratuité. Il faut assurer la sécurité des gares et des aérogares, des ports et des aéroports. Il importe d'apporter une attention sérieuse et minutieuse à l'industrie des conteneurs et donc au transport des marchandises d'un pays à l'autre, voire d'un continent à l'autre. Il y a de plus en plus aussi un tel transport par la poste, le postier ou le facteur y étant déplacé ou remplacé par le chauffeur du

camion postal : « le facteur de la vérité »
[Derrida] n'est plus la lettre que l'on trace, que
l'on écrit et que l'on envoie, c'est le colis,
cadeau ou pas ; le facteur ou le conducteur ne vous
apporte plus la vérité mais la valeur, le produit,
la marchandise, le marché.

La technique de l'habitation est relayée par
la technique de la voirie, qui élargit l'habitat
au-delà de la ville, par les routes et les
autoroutes, vers la ferme ou le zoo et vers la
forêt ou la jungle ou vers le bled ou la brousse.
L'habitat n'est pas qu'humain, car il comprend les
autres animaux et les végétaux. La voirie, de
l'aqueduc au viaduc, de l'approvisionnement au
nettoisement, joint l'habitation et le travail :
les lieux du génie ; avec les télécommunications
vient le télétravail.

*

En deçà de « l'architectonique spatiale » [Lefebvre] et de l'urbanisme, il y a l'architecture, qui est l'art, la science et la technique de la construction ou de l'érection du bâtiment (avec ses codes et ses permis, ses lois et ses droits). Dans l'*arkhê* et « l'art d'édifier », il y a le principe du commencement et du commandement. L'homme est un architecte, c'est-à-dire un technicien : l'architecte est né avant l'architecture et la *profession* d'architecte dans l'Antiquité. Avant même de sortir de l'Afrique, l'*Homo sapiens* - et même l'Homme de Néandertal en Europe - vivait sans doute nu : sans habit, il n'avait pas besoin de s'habiller pour habiter. Mais même sans vêtement, il lui a fallu un abri : pour se protéger des intempéries (l'air, l'eau et le feu : le vent, la pluie et la foudre) et des prédateurs. L'abri (un toit et des murs) est une seconde peau permettant de protéger le dedans du dehors, l'intérieur de l'extérieur, l'intime de « l'extime » [Lussault]. Seul, le chasseur peut

s'abriter dans un arbre et y dormir ou il peut trouver un abri naturel comme une cavité - pas nécessairement une caverne, car il y a l'ours..

Cependant, la situation change en groupe ou en famille, en clan ou en tribu, les femmes enceintes ou allaitant et les jeunes enfants manquant de mobilité. Selon les fossiles et les données archéologiques, le premier abri a sans doute été la tente, faite de bois entouré de matières végétales (roseaux, bambous, broussailles, écorces) ou animales (peaux de bêtes). Il y a eu aussi les tentes charpentées par des défenses de mammouth et les igloos, qui ne laissent guère de traces archéologiques. Les tentes peuvent être regroupées dans un camp ou un campement et on peut les transporter lorsque l'on en change pour l'hiver. La tente est le centre du camp et le camp(ement) est le centre du territoire de chasse, de pêche et de cueillette.

Selon l'augmentation de la taille de la communauté et avec l'amélioration du matériel ou des outils comme la hache de pierre et l'utilisation de matériaux comme la tourbe, la tente a pu prendre la forme d'une hutte en paille ou d'une cahutte, d'une chaumine ou d'une chaumière, d'une bicoque ou d'une baraque, d'un cabanon ou d'une cabane en bois, avant que n'apparaisse la « grande maison » regroupant quelques familles, tout au moins chez les Amérindiens du Nord (Hurons ou Iroquois). Cette situation a duré pendant plusieurs dizaines de millénaires.

Les choses se sont radicalement transformées après la fin des glaciations et avec l'avènement de l'ère néolithique, c'est-à-dire de la sédentarité et de la poterie, de l'agriculture et de l'élevage. On ne peut domestiquer les animaux sauvages sans le stockage des produits de l'agriculture (graines, semences, fourrages) et on

ne peut nourrir une plus grande population sans stocker des aliments grâce à la poterie. Les produits de la pêche peuvent être séchés, salés ou fumés (comme le saumon du Pacifique et la morue de l'Atlantique). Toutefois, le stockage crée des inégalités sociales : il faut des chefs (shamans, sorciers, rois) pour commander, des gardiens ou des guerriers pour protéger les stocks contre les voleurs, des esclaves pour stocker et éliminer la vermine.

Il y a alors d'autres bâtiments qui s'érigent : bergeries, écuries, étables, granges, silos, entrepôts pour les animaux ; maisons et dépendances pour les humains. Les clôtures se dressent. Les fermes ou les mas mènent au village, où il y a le marché, le commerce des paysans avec les artisans (bouchers, boulangers, cordonniers, chiffonniers, couturières, tailleurs, ébénistes, menuisiers), qui s'y sont établis et ont établi des ateliers, des boutiques, des échoppes.

L'architecture n'est alors qu'artisanale. Pour qu'elle devienne monumentale, il faudra le béton et le métal, les métiers (le maçon et le forgeron) et les fabriques, les empires et les dynasties : en Chine, en Égypte, en Europe, puis en Amérique ; mais il faudra aussi et surtout de plus en plus d'esclaves et donc de guerres pour en acquérir, butin humain : il n'y a pas de construction monumentale comme les pyramides sans esclaves. L'esclavage a longtemps servi de technologie.

Certes, il a fallu des mathématiciens et des géomètres, des arpenteurs et des architectes et donc une caste d'intellectuels ou de mandarins pour concevoir ces projets jusqu'à Athènes et Rome. Mais ce travail intellectuel devait être relayé par le travail manuel de nombreux esclaves encadrés par des gardes en armes et le fouet à la main. La cité grecque et romaine dite démocratique excluait les esclaves, les étrangers et les femmes. Elle a cependant conduit à la canalisation de l'eau :

thermes, bains, aqueducs. On ne saurait négliger l'importance d'un tel changement de l'eau du puits ou de la source à la cité ainsi autrement centrée [Mitchell].

Avec le béton et le métal ou les pierres et les briques, on peut construire, non seulement des maisons plus solides et plus durables, des palais, des temples et des colisées, mais des fortifications et ainsi améliorer ses moyens militaires et ses équipements guerriers. Il y a une architecture de la guerre, bien avant l'urbanisme ou l'architecture de la paix, qui s'accompagne de la guerre de l'architecture, c'est-à-dire de la guerre entre architectes, urbanistes, maîtres d'œuvre ou d'ouvrage, contremaîtres, arpenteurs, ingénieurs, entrepreneurs, concepteurs, contracteurs, constructeurs, planificateurs, promoteurs, développeurs, décideurs et autres penseurs de la ville, de l'urbanité et de l'urbanisation, depuis

Platon jusqu'à Le Corbusier, platonicien coupable avec sa « machine à habiter » de « crime contre l'urbanité » [Lévy]...

*

Un mode de production (agricole, artisanale, industrielle, urbaine : sociale) par le travail est aussi un mode de reproduction de la force de travail, L'habitation varie d'un mode de production à l'autre. Avec le système féodal, c'est-à-dire le servage qui succède à l'esclavage, se mettent résolument en place et en scène les trois fonctions ou les trois ordres : la guerre de la noblesse, la souveraineté du clergé et la fécondité du peuple. Quand ils ne font pas la guerre, les nobles se retirent dans leur château - où cohabitent les chevaliers, leurs dames et les troubadours dans l'amour courtois - et les autres aristocrates dans leur seigneurie ; les clercs ont leur domaine ou leur abbaye et ils font construire

des églises et des cathédrales ; les serfs sont au service des seigneurs et ce sont des paysans ou des artisans, avec des corporations de compagnons : maçons, forgerons, charpentiers, typographes, etc. Il y a déjà les marchands ou les commerçants qui circulent ou s'établissent. S'opposent alors l'architecture en pierre des riches et l'architecture en bois des pauvres et il y a encore ou déjà des sans-logis, des mendiants, des vagabonds, des bohémiens, des nomades qu'il faudra bientôt enfermer dans des prisons, des asiles, des hospices ou des hôpitaux [Foucault].

Le centre de la maison riche ou pauvre est la cheminée, le foyer qui réchauffe et chauffe les aliments ; en briques ou en fonte, le four rassemble la famille avec ou sans serviteurs - ce que fera plus tard le poêle, avant la cuisinière et le téléviseur... Qui s'assemble se ressemble ! Dans le palais ou le château se multiplient les

pièces et les chambres d'un étage à l'autre, d'un escalier à l'autre. L'escalier est à la maison coloniale ce que l'ascenseur sera au gratte-ciel : il n'y a pas d'escalier dans une maison pauvre, seulement une échelle pour descendre à la cave ou monter au grenier²⁶ ; les pauvres vivent au rez-de-chaussée, au ras du sol, comme les animaux, qu'ils entretiennent mais qu'ils ne possèdent point²⁷.

Les aristocrates n'aiment guère travailler, se salir les mains ; ils aiment la guerre et étaler leurs richesses : leurs constructions, leurs attelages, leurs costumes ; il leur faut des bals, des fêtes, des festins. Palais et châteaux

²⁶ Bachelard associe la cave aux secrets, aux mystères et aux sublimations et le grenier aux rêves, aux rêveries et aux archétypes (Jung).

« C'est un homme à un seul étage : il a sa cave dans son grenier. » [Bousquet, cité par Bachelard, dans Paquot : *Demeure terrestre*, p. 71].

²⁷ La structure de la maison comprend l'infrastructure (les fondations, les murs en bois ou en béton et le toit), c'est-à-dire le gros œuvre (les racines et la souche de l'arbre) et la superstructure (les escaliers, les planchers et les plafonds, les fenêtres, les portes et les placards, la peinture, la décoration et l'ornementation), soit le second œuvre (des troncs aux feuilles), avec une « interstructure » de pièces et de sous-pièces : cuisine, salon ou séjour, salle à manger ou à dîner, salle d'eau, salle de bain, boudoir, bureau, bibliothèque, étude, antichambre, chambres, loge, entresol, vestibule, couloir, corridor, WC, porche, balcon, terrasse, loggia, véranda, patio, etc. (les branches), la distribution ou la répartition des pièces ayant lieu selon le sexe, l'âge, la génération, le statut et la hiérarchie... Mais la structure a aussi sa conjoncture : la tuyauterie et la plomberie, le chauffage et l'électricité (la sève), C'est là la sémiotique architecturale de la maison, du parcours génératif de la signification au cours génitif du sens, avec diverses variables, variantes ou variétés d'un continent à l'autre ou dans un même continent.

rivalisent en grandeur et en hauteur : en érection ! Ce sont des lieux de réjouissances et de jouissances, parfois de transgressions et de grandes perversions, de crises et de crimes, d'incestes et de meurtres (Gilles de Rais, Sade). Malgré le clergé, l'aristocratie n'est pas une classe morale ; la noblesse a ses normes et ses dogmes, ses us et ses coutumes, ses mœurs et ses manières bien à elle, dans la hiérarchie de seigneur en vassal. C'est d'abord et avant tout sur les serfs que les clercs règnent pendant que les seigneurs gouvernent. La religion est au service de la politique, du pouvoir. Il ne semble pas que ce soit vraiment différent de la chrétienté à l'islamité - et à la judéité, si l'on en juge par l'État d'Israël d'aujourd'hui...

*

Avec le capitalisme - la propriété ou la location, les locataires n'étant pas nécessairement plus pauvres et les propriétaires obligatoirement plus riches - on commence à construire en étages avec des cages d'escalier ; les immeubles du centre-ville sont encadrés d'une manière ou d'une autre ; les commerces et les marchés, les foires et les fêtes, les festivals et les carnavaux y sont concentrés ; parfois, les cirques et d'autres lieux éphémères. À Paris, il y a eu l'urbanisme à la Haussmann pour contrer les mouvements ouvriers, comme la Commune peu après. En Europe, après les deux guerres mondiales, les villes sont devenues de véritables chantiers permanents. Les usines sont en périphérie ; les ouvriers, d'abord habitants du centre, vont se retrouver en banlieue, voire en banlieue de la banlieue, la bourgeoisie s'accaparant le cœur de la ville avec toutes ses attractions culturelles, artistiques et touristiques.

Il y a deux technologies qui transforment radicalement l'habitation : la plomberie et l'électricité. On ne va plus à l'eau, elle vient chez soi ; on ne se rassemble plus autour du feu, l'électricité permet d'autrement réchauffer et cuisiner. C'est avec l'électricité que fonctionne l'ascenseur rendant possible le gratte-ciel, l'un des « désastres urbains » [Paquot]. D'abord érigé ou dressé aux États-Unis d'Amérique depuis la fin du XIXe siècle, où il est maintenant abandonné ou déserté, il a envahi l'Europe, puis l'Asie et l'Afrique, où on rivalise en hauteur, visant le kilomètre, c'est-à-dire trois cents étages ! Cette construction en acier et en verre est énergivore : ascenseur, climatisation, éclairage (même nocturne), mauvaise isolation ; il y a de moins en moins de bureaux et de plus en plus d'appartements hors de prix. Ils s'effondreront ou il faudra les démolir avec des milliers de tonnes de débris ; à moins que ce ne soient les futures pyramides avec l'ascenseur ou la grue centrale en guise de

pharaon... En attendant, ils auront tué des millions d'oiseaux égarés par le verre et la lumière !

Le centre commercial est un autre désastre urbain qui vide le centre-ville de sa vie citadine : supermarchés, hypermarchés et complexes gigantesques ordonnant et coordonnant agences, boutiques, pharmacies, restaurants, cinémas, hôtel, aréna, piscine, patinoire, piste de ski, ménagerie, etc. Toutes ces grandes surfaces drainent les marchés publics et les petits commerces ; ces diverses chaînes étalent la marchandise, l'ampleur du capital. Le travail n'arrive pas à s'y organiser, à se syndiquer, à se mobiliser ; ou bien il n'y a pas de grèves, ou bien elles sont perdues d'avance.

Un autre désastre urbain, toujours selon Paquot, est le grand ensemble périurbain, la cité-dortoir destinée aux ouvriers et aux immigrés. Assemblage de la verticalité et de

l'horizontalité, de la suite de tours et de l'allée de barres, il a pu rassembler jusqu'à cent mille habitants à Toulouse-Le-Mirail. Une nouvelle qualité de vie devait se développer dans ces immeubles aux matériaux préfabriqués ; au contraire, les résultats ont été catastrophiques : pauvreté, délinquance, crime, toxicomanie, violence - échec architectural et urbanistique, échec économique et historique, échec culturel et social²⁸...

Du grand ensemble pour les pauvres, il y a la communauté clôturée pour les riches, qui en est l'envers. Ces deux désastres se reflètent l'un dans l'autre : l'un est le miroir déformant de l'autre dans la même dénégation de la ville, de l'urbain, de l'urbanité, du vivre-ensemble dans la diversité, la densité et la mobilité...

²⁸ Dans *Alphaville* en 1965, Godard qualifiait les HLM ainsi : « hôpitaux de longue maladie » [cité dans Paquot, p. 84].

Il y a un autre désastre urbain, dont Paquot ne parle pas et qu'il suffit ici de mentionner : de la circulation au stationnement, du trafic au parking, l'automobile !

LITTÉRATURE

Il n'y a pas de cinéma sans électricité et sans villes, les villes où l'on tourne et les villes que l'on met en scène, que l'on montre et que l'on voit, même dans le western et surtout dans le film policier ou noir : Los Angeles, Chicago, New York, Londres, Paris, Nice, Sète, Rome, Berlin, Tokyo, etc. Dans les *road movies*, comme dans les récits de voyage, l'on va d'une ville à l'autre. Certes, il y a aussi l'espace de la campagne, du ranch, du village ; mais il y a toujours un *nœud* où le train ou la voiture s'arrête.

En littérature, on a pu établir une géographie des auteurs²⁹. Par exemple, en France, il y a eu l'alternance entre la métropole (Paris) et la province (Rouen, Bordeaux, Lyon, Marseille). Rimbaud quitte enfin Charleville pour Paris, avant de partir pour Bruxelles et Londres, de revenir, de voyager (en Hollande, en Suisse, en Allemagne, en Italie, à Chypre, etc.), de s'exiler en Abyssinie (Aden), de commercer, de trafiquer et de se retrouver à Marseille pour y mourir après une amputation de la jambe droite qui n'a pu le sauver [Lazzarotti : « Fig. 10. Carte d'identité : Arthur R., habitant déjà mondial ? » de la p. 101] ; piéton qui voulait changer la vie, il a changé d'espace, mais il n'a pas pu changer l'espace... Baudelaire arpente Paris en dandy ; d'autres y errent, comme Nerval, ou y déambulent : marcheurs, promeneurs, flâneurs, voyeurs [Benjamin]. Les écrivains français sont de grands voyageurs, outre Rimbaud, Chateaubriand, Stendhal,

²⁹ Lévy l'a fait pour la musique, avec Adorno et contre Bourdieu, de manière magistrale, voire géniale – plus fort en musique qu'en politique [*Le tournant géographique*, chapitre 12 : « Les promesses de l'improbable : espace et musique », p. 293-327] ?

Hugo, Claudel, Cendrars et bien d'autres. Combien de romanciers américains ont vécu à Paris ? Et il y a Joyce : Dublin, Trieste. Zurich !

Au XIXe siècle, au Canada, la littérature « canadienne » est la littérature francophone du pays avec le journal *Le Canadien* ; elle deviendra la littérature « canadienne-française » au XXe siècle avec le passage de la campagne à la ville : *Les demi-civilisés* de Harvey, *Les Plouffe* de Lemelin, *Bonheur d'occasion* de Roy, *Poussière sur la ville* de Langevin. De Québec à Montréal, la littérature canadienne-française deviendra la littérature « québécoise » : les écrivains vivent à Montréal et leurs textes ont pour site spatial de l'énoncé cette ville. En Ontario, il y aura la littérature « franco-canadienne » et au Nouveau-Brunswick (Moncton), la littérature « acadienne ».

Ferron : cartographe ? Miron : rapailleur !
Aquin : clandestin...

Les éditeurs participent de la même logistique de l'espace de la ville et du spectacle, soit comme moteurs, soit comme promoteurs. Les libraires se rapprochent des campus universitaires ou des centres urbains, en métropole ou en province.

Cet ancrage *spatial* peut être perturbé quand l'illusion *référentielle* cède la place à l'illusion *énonciative*, c'est-à-dire quand le *débrayage spatial*, surtout par les toponymes (le monde : *world*) est déplacé ou remplacé par l'*embrayage spatial*, qui passe par les adverbes et les prépositions (les mots : *words*). Le référent n'est plus alors *contextuel* (le contexte) mais *cotextuel* (le cotexte). Il en est de même de l'ancrage *temporel*, mais perverti dans une moindre mesure, le temps ayant davantage d'élasticité (le passé, le présent et le futur) que l'espace (présent). Quant à l'ancrage *actantiel*, il a pu lui-même être subverti jusqu'à la réduction des

personnes ou des personnages (noms, prénoms) aux simples pronoms personnels (Sollers à l'époque de *Tel Quel*) ; l'identification de/à l'acteur de la part du lecteur est alors impossible : il doit ainsi s'identifier au narrateur, comme le spectateur inconsciemment à la caméra ou comme le dormeur (regardant) au rêveur (regardé) - pour continuer à rêver (à), à désirer, à dormir...

*

L'espace importe moins en poésie qu'en littérature romanesque ; au théâtre, il y a unité le lieu, que ce soit celui du texte ou celui de la (mise en) scène : le spectacle théâtral ou musical ne peut avoir qu'un et qu'un seul et même espace, où les acteurs ou les musiciens se déplacent de gauche à droite et de l'arrière à l'avant. Bien qu'il ne s'agisse point d'affirmer que le roman reflète la réalité ou la société, il faut bien se rendre compte que le récit est le mouvement, dans

l'espace et le temps, de la personne. L'espace est au discours ce que le temps est à la langue et ce que la personne est à la parole. Le *roman* est l'extension et l'expansion ou la dilatation (centrifuge) de la deixis, tandis que le *poème* en est l'intension (compréhension) et la contraction ou la compression (centripète).

Dans la *tragédie*³⁰, plus particulièrement la tragédie grecque, il y a très souvent un débrayage spatial et temporel, où le chœur ou un acteur raconte ses exploits passés ou les exploits d'un autre, d'un chef ; c'est là une manière, par le monologue analeptique, de changer d'espace et de revivre le passé ; partage avec le spectateur favorisant la catharsis. C'est aussi de la censure : ne pas montrer la violence, le crime, le meurtre, mais seulement les raconter. C'est ce que le *drame*, au théâtre ou au cinéma, va transgresser : montrer pour démontrer ! C'est donc

³⁰ Le but ou l'effet du monde de la comédie est de faire accepter ou oublier ou de ridiculiser la tragédie du monde.

dire que dans le récit (spectaculaire ou cinématographique, théâtral ou autrement littéraire, épique ou lyrique, tragique ou dramatique), il n'y a pas de primat de l'espace ou du temps, de primauté de l'espace (perdu) ou de priorité du temps (retrouvé) ; seule la parole de la personne (cherchée ou recherchée) prévaut. Le récit est la grammaire du langage. Qui dit grammaire dit technique et pratique, art et théorie, la langue étant la plus puissante des théories.

*

En littérature, comme dans l'art en général, il y a une quête d'identité, de la part du scripteur ou du lecteur. Ce peut être une identité collective (objective), au pire raciale, ethnique, religieuse ou nationale³¹ ; ce peut être une

³¹ Il y a eu identification collective *de l'ennemi et à l'ami* lors des révolutions (paysanne, bourgeoise, ouvrière) contre l'oppression et l'exploitation et lors des guerres de libération (raciale, ethnique, nationale) contre la colonisation et la domination. Il n'y a pas d'identité sans différence et donc sans identification.

identité individuelle (subjective). L'identité collective est surtout liée au *territoire* (la région, la nation, la patrie, le pays), alors que l'identité individuelle est davantage reliée au *milieu* (la naissance, la famille, l'école, la religion). Mais l'identité du sujet de l'énonciation n'est ni collective ni individuelle mais transindividuelle (transsubjective et non intersubjective) ; c'est la voix intérieure, interne et intime d'un observateur : d'un « tuteur » - tiers *lieu* ou point d'indifférence entre le scripteur et le lecteur.

Des écrivains comme Perec et Gracq ont consacré des essais à l'espace et à la ville. Nombre de romanciers sont des peintres et des théoriciens de la ville : Balzac, Sue, Hugo, Flaubert, Zola, Proust, Aragon, Céline, Butor, Queneau, Dickens, Poe, Pessoa, Calvino, futuristes, surréalistes, situationnistes ; et il y a le *polar* [Lanot, dans *La ville et l'urbain*] !...

L'espace joue un rôle singulier dans *Regards et jeux dans l'espace* de Saint-Denys Garneau, où il y a alternance entre l'enfermement, l'isolement et l'enracinement d'une part et l'identification, la libération et l'évasion d'autre part.

Dans *Le Survenant* de Guèvremont, le protagoniste vient de la ville et du « vaste monde » et Le Chenal du Moine est une transition de la campagne à la ville, comme de la chasse à l'agriculture et à l'artisanat. Dans ce roman, il y a la lutte entre l'identité individuelle du héros, qui *survient* du vaste monde, et l'identité collective de la campagne, pour laquelle la ville est violente, criminelle, meurtrière. Il retournera à Sorel, à Montréal et au vaste monde : il mourra à la guerre en France dans *Marie-Didace* de la même Guèvremont.

Dans *Manhattan Transfer* de Dos Passos, l'espace de New York est vu et vécu jusque dans les affiches, les panneaux publicitaires et les indications urbaines ; ce que Sartre imitera. Mais c'est surtout dans *Ulysses* de Joyce que l'espace joue le plus grand rôle pour l'identité de Bloom, de l'espace de l'*Odyssée* de Homère aux lieux dublinois : D'où viens-je ? Où suis-je ? Où vais-je ? Du *que* au *qui*, l'identité personnelle du protagoniste y est surdéterminée par la différence sexuelle : le monologue final et magistral de Molly, l'agoniste !

PHILOSOPHIE

Y a-t-il une philosophie de la nature, une philosophie de la société, une philosophie de l'homme ? Certes, la philosophie ne peut plus prétendre être la science des sciences, la reine des sciences de la nature et des sciences de l'esprit (« l'esprit des lieux » ou « les lieux de l'esprit ») ou des sciences pures ou dures, exactes ou appliquées. La philosophie de la science, épistémologie ou non, n'est pas (de) la science.

De toute façon, il importe de souligner qu'un même objet - ici, l'espace - peut être abordé de diverses manières et selon différentes perspectives ; ce sont des points de vue qui ne sont point équivalents. Mais il est curieux de voir la géographie se rapprocher autant de la sociologie et de la politique, mais si peu de l'anthropologie et de l'économie et donc être une science plus sociale qu'humaine³². Par ailleurs, il est arrivé à la linguistique de revendiquer le statut de science *naturelle*, puisque son objet est les « langues naturelles ». Pour Heidegger, toute science - peu importe son statut - repose sur une ontologie, présuppose une ontologie qu'il s'agit de dégager, de dévoiler, de découvrir. Althusser séparait le matérialisme historique, la science de l'histoire, et le matérialisme dialectique, la philosophie du marxisme dérivée de la philosophie de l'histoire de Hegel. Mais œuvre ou produit des scientifiques, des savants, des experts ou

³² Il est significatif et symptomatique qu'il n'y ait pas d'intersection - même pas dans la formule, qui est très différente - entre le *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés* (2003 et 2013) et le *Dictionnaire critique de l'habitat et du logement* (2003).

d'autres sujets *humains*, toute science n'est-elle pas humaine ?

On ne peut nier que la réflexion géographique a les pieds dans la philosophie, dans la phénoménologie, dans la dialectique ou dans la métaphysique et l'herméneutique. Platon et Aristote sont des penseurs de l'espace, de l'espace de la Cité, de la *polis*. Dans *La République* et les *Lois*, Platon fonde la ville sur la géométrie et l'arithmétique ; pour Aristote, la base est plutôt la physique. Ils seront suivis par bien d'autres : Augustin, Descartes, Spinoza, Leibniz, Hobbes, Locke, Hume, Rousseau, Montesquieu, Kant, Hegel, Husserl, Sartre, Merleau-Ponty, Maldiney, Badiou ; certains se démarqueront ou s'éloigneront de la phénoménologie : Heidegger, Bergson, Deleuze, Derrida, Henry, Laruelle.

*

Il appert que le matérialisme historique a peu contribué à l'analyse de l'espace et, encore moins, le matérialisme dialectique ou la « diamat ». Est-ce à cause du statut ambigu du marxisme : science ou philosophie ? philosophie ou idéologie ? sociologie ou anthropologie ? Il y a eu tellement de tendances depuis Marx et Engels, des théoriciens aux hommes politiques en Allemagne, en Russie, en Chine, en Albanie, en Italie, au Royaume-Uni et en France³³.

Il y a encore une telle ambivalence chez Lefebvre : est-ce un sociologue marxiste ou un philosophe marxien, un « métaphilosophe » ou un métaphysicien ? Il a le grand mérite d'avoir fait entrer l'espace et la quotidienneté ou la société civile dans l'infrastructure ; il a peut-être eu tort de les considérer comme des *forces* de production, alors que ce sont des *rappports* de production faisant partie de la division et de

³³ Pour une liste d'auteurs et d'acteurs, voir le post-scriptum de notre *Bibliographie de pragmatique*.

l'organisation du travail. En insistant sur les *liens* - les liens comme le besoin, le travail et le désir ou la jouissance - plutôt que sur les *biens*, il a pu ainsi relier les *luttés* et les *lieux* : « En vérité, pour changer la vie, il faut changer l'espace. » [*La production de l'espace*, p. 220]. S'il n'a pas pu réellement penser un autre mode de production, c'est-à-dire un autre *système* que le capitalisme et donc un autre *régime* que la démocratie³⁴, il a réussi véritablement à échapper à la société politique et à l'État ou au « mode de production étatique ». Touche-à-tout, il s'est vraiment démarqué de la philosophie universitaire et du marxisme institutionnel, de la marxologie et du parti.

Cependant, son goût de la polémique, sa logorrhée, son style répétitif et compulsif, sa dialectique obsessive et son « romantisme révolutionnaire » ont pu nuire à la réception de

³⁴ Mais qui en est capable ? Les mots, les noms et les verbes manquent aux incapables !

son œuvre en France et en Europe, même s'il a connu et connaît encore son heure de gloire aux États-Unis. Sa critique de la vie quotidienne et de la « société bureaucratique de consommation dirigée » rejoint la critique de la société du spectacle de Debord et des situationnistes, qu'il a fréquentés. Sa théorie de l'espace ou de la ville, de l'urbain et de l'habiter conjoint le perçu, le conçu et le vécu ou la forme, la structure et la fonction et elle permet de passer du « droit à la ville » au « droit à la différence » et au primat des œuvres sur les produits. Enfin, sa « rythmanalyse » posthume (son, intensité, timbre ; mélodie, harmonie, rythme ; parole, chant, musique) pourrait inspirer une nouvelle esthétique et contribuer à la théorie du langage : « philosophe musicien » (comme Rousseau et Nietzsche) [*Maintenant Henri Lefebvre, p. 102*] ?

*

Dans *Demeure terrestre. Enquête vagabonde sur l'habiter*, Paquot est en quête d'une « philosophie pluriversaliste » [p. 45] de *l'habiter*, à partir de Lefebvre et d'Illich, mais surtout de Bachelard et de Heidegger : il écrit un peu comme Bachelard et il cherche beaucoup à penser comme Heidegger. Il ne manque point de distinguer *l'habiter* de *l'habitat* et de *l'habitation*, du *logis* et du *logement* ; pour lui, *habiter* n'est pas simplement travailler et se distraire, circuler et se loger (Le Corbusier et sa *Charte d'Athènes*), mais œuvrer et paresser, se transporter et habiter [p. 113]. L'espace urbain ne saurait être assimilé à l'espacement, au paysage, à l'endroit, au lieu ou au site.

À l'*homo economicus* succède l'*homo urbanicus*, dont le principe n'est pas d'*aménager* mais de *ménager* : de prendre soin, de protéger, de se soucier, de séjourner, de sauvegarder, d'être attentif à l'autre. Entre l'angoisse et l'ennui,

il y a le souci des arts ménagers ! Le *ménagement* se distingue donc de l'aménagement, de l'emménagement et du déménagement : « Le trait fondamental de l'habitation est le ménagement » [Heidegger, dans Vuillot, p. 132] et « habiter est le trait fondamental de l'être » [Heidegger, dans Paquot, p. 141], car « Être homme veut dire être sur terre comme mortel, c'est-à-dire habiter » [Heidegger, dans Aoun, p. 358]. Le ménagement - l'art et le séjour de la ménagère ! - s'oppose aux nuisances du *management*.

À la suite de la « topo-analyse de Bachelard et à la recherche d'une « topophilie », Paquot n'est pas sans craindre un « topocide », un « géocide », un « globocide » ou un « éocide » ; ce qui le rapproche de l'écologisme et de l'écoféminisme. Pour demeurer et rester, il faut se méfier de la « technophobie », mais aussi de la technique, qui n'est pas neutre. Il y a chez lui transition d'une *métaphysique* de la présence à une

économie de la présence (de l'épargne à la dépense, de l'absence à l'omniprésence, de l'asynchronisation à la sursynchronisation) : « Il est vrai qu'habiter consiste à être présent au monde » [p. 142] et « *l'architecture est l'attente d'une présence* » [p. 148, souligné par Paquot].

Procédant à une « géohistoire d'une notion », celle d'habiter, il passe en revue les théoriciens et les praticiens (architectes et urbanistes) qui ont pu s'inspirer de Bachelard et plus particulièrement de Heidegger, malgré ses *Cahiers noirs* [p. 56], et qui ont dû l'inspirer lui-même. Faisant preuve d'une grande expérience de la ville et de l'urbain, de l'Europe à l'Inde, dans son « enquête vagabonde » aux aspects biographiques (sans région) et en nous faisant partager son énorme érudition dans ses « confidences bibliographiques » (sans religion) [p. 212-254], Paquot manifeste lui aussi un certain romantisme à la Bachelard ou à la Lefebvre en identifiant, par

exemple, l'enfant à la cabane et l'adulte à la maison.

Quel garçon n'a pas construit sa cabane pour se cacher, vivre en cachette, se garder à l'abri du regard des parents et découvrir son corps ? La cabane n'est pas plus le premier abri que la caverne ; mais elle est sans doute la reconstruction du corps de la mère - une mère sans père ! Dans cette solitude, le fils devient curieux ; de cette curiosité peut couler ou découler la générosité, de la fermeture à l'ouverture au monde du bâti et du logis, du bâtiment et du logement. Venir au monde, être au monde, s'ouvrir au monde, s'offrir le monde et souffrir du monde, telle est la destinée du petit de l'homme.

*

* *

La philosophie s'est toujours compromise avec la politique, hésitant ou haletant entre le Discours du Maître et le Discours de l'Universitaire ; c'est-à-dire qu'elle est tentée et teintée par le pouvoir, par la maîtrise, par la mainmise, de Platon à Heidegger. Le « cas » ou « l'affaire Heidegger » a déjà fait couler beaucoup trop d'encre et de larmes. On se demande encore si son « ontologie fondamentale » est fondamentalement politique (depuis Bourdieu) ; si *Être et Temps* est déjà un ouvrage transi par le nazisme (selon Faye) ; s'il y a unité de l'œuvre et unité entre l'œuvre et la vie, faisant de Martin H. une sale et énorme crapule (Farias), lui de si petite taille ; s'il y a eu véritablement un tournant ou un virage (*Kehre*) avant ou après 1933 ; si son national-socialisme destinal ou historial est ou non nazi : hitlérien (avant Trawny, Aoun, avec ses 1369 notes de bas de page !).

En dépit de l'antisémitisme des *Cahiers noirs*, la pensée de Heidegger est incontournable : d'une part, c'est l'intime penseur de l'art, de la poésie, du poétique ; d'autre part, c'est l'ultime penseur de la technique, dont l'homme n'est pas le maître, tout au plus le contremaître. En même temps qu'il a pensé le temps, il a pensé l'espace, comme l'a amplement développé la topologie de Malpas³⁵ ; cette topologie déplace ou re(m)place l'ontologie par la « métontologie », c'est-à-dire le mi-lieu ou le (mi)lieu - le *Mitsein* ? - de la différence ontico-ontologique... Dans ses écrits et conférences de 1935 à 1955, Heidegger est aussi le penseur de l'habiter, de l'habitat et de l'habitation, suivi en cela par Lefebvre, Berque, Vuillot, Bonicco-Donato, Paquot, Sharr, Zumthor et bien d'autres. Tandis que Faye, Rastier et alliés ou associés l'accusent de racisme parce qu'il a longuement insisté sur le sol et la terre, il est autrement revendiqué pour la même insistance par les

³⁵ Voir notre *HEIDEGGER Mon voisin*.

géographes, les démographes et les écologistes (*deep ecology*).

Selon Aoun, l'événement ou l'avènement (*Ereignis*) permet de réconcilier l'ontologique et le politique, l'authenticité et la quotidienneté, autrement dit l'être et l'étant ; c'est-à-dire que la Cité (*polis*) est un site (*Ort*), un site politique, dont la politique n'est jamais que la (mise en) scène : l'agence, l'agir, l'acte, le fait, l'échiquier, l'institution, la constitution, le domaine et le régime [Kambouchner, dans Aoun, p. 270 : note 702]. C'est le quadriparti (*Geviert*) qui rend possible - sans technophobie ni technophilie - de faire face au dispositif (*Gestell*). « La question de la technique », comme achèvement ou réalisation de la métaphysique, est une question politique : sociale et historique, spatiale et temporelle.

Le *Dasein* (l'Actant) erre entre l'humanisme et le nihilisme, entre la métaphysique et la métapolitique ; il n'est guère à l'abri du *on* et de l'inauthentique. Pour lui, l'être est à la maison ce que l'être est à l'étant : il a froid, il chauffe et réchauffe, se réchauffe et s'échauffe.

- C'est là le séjour dans la nuit, la nuit du jour.

SCIENCE

Peut-être y aurait-il lieu de distinguer les sciences *humaines* et les sciences *sociales* ? C'est-à-dire que les sciences de l'homme incluraient la biologie et la paléontologie, l'archéologie et la préhistoire, l'anthropologie et l'ethnologie, l'ethnographie et la démographie, l'économie et l'histoire, la grammaire et la psychanalyse (« abscience ») ; alors que les sciences de la société comprendraient la sociologie et la psychologie, la politologie et la géographie et d'autres disciplines ou sous-disciplines. À moins d'inclure les secondes dans les premières...

*

La géographie a été la géographie de (*pour et par*) la colonisation ; elle a été colonialiste et impérialiste, surtout au tournant du vingtième siècle. Il peut encore arriver que ce soit le cas en ce siècle avec la mondialisation, celle-ci n'étant plus un *objet scientifique* ; le géographe n'est plus alors un observateur mais un *sujet idéologique*, un promoteur, un diffuseur, un acteur au service du pouvoir, de la gouvernance, du gouvernement, de l'État, voire du capital, dont l'autre nom peut être libéralisme, néolibéralisme ou démocratie libérale. Certes, l'homme habite le monde : l'habiter, l'habitat, l'habitation ; mais le géographe, comme tout individu, peut lui-même être *habité* par le monde (l'urbanisation, la globalisation, la mondialisation ; l'économie, la politique, l'idéologie), s'y habituer plutôt que s'y habilitier : déformation professionnelle, promotionnelle, institutionnelle ou organisationnelle. L'investissement pratique

(l'agence) cache souvent un investissement thymique (l'inconscience) qui s'ignore en faveur de l'espace du capital (le marché) et du capital de l'espace (la propriété privée), la multiple géographie s'inversant alors en simple économie spatiale ou géographique - faute d'une géographie du travail...

Tandis que l'historien peut être victime de la diachronie et du temps, c'est-à-dire de l'histoire, le géographe, lui, peut être victime de la synchronie et de l'espace et donc de la géographie ou de ses variantes (géomorphologie, géobiologie, géophilosophie, géohistoire, géomatique, géomarketing, biogéographie, psychogéographie, ethnogéographie) : le sujet de la discipline n'est point à l'abri de la discipline (du sujet) et de l'objet (de la discipline) ! N'en est-il pas ainsi de l'ethnographe et du démographe, de l'ethnologue et du sociologue, de l'anthropologue et de l'épistémologue ? Qu'en est-

il aussi du mathématicien, du statisticien, du physicien, du chimiste, du biologiste, de l'économiste ? Qu'en-est-il enfin du philosophe ?

Les risques sont grands quand la géographie se mêle de et à la géopolitique, la « majesté » et l'hégémonie (géopolitiques) se substituant à la « souveraineté » et au leadership (politiques) [Leibniz, Lévy] ; surtout quand la géopolitique n'est plus une science mais une idéologie, non plus une théorie ayant pour objet les relations entre les territoires et les frontières ou les confins, entre les souverainetés (monarchique ou républicaine, fédérale ou provinciale, régionale ou départementale, nationale ou populaire) ou entre les États (la guerre et la diplomatie, les traités et les constitutions, les alliances et les négociations), mais la pratique, la tactique et la stratégie d'un sujet. Dans son investissement thymique, le géographe confond alors la géopolitique ou la géographie politique et le « géopouvoir » ou la biopolitique et le biopouvoir

et il s'y confond, n'étant pas *contre* mais *pour* -
victime de son désir...

*

*

*

La science, plus particulièrement les sciences sociales ou dites humaines (anciennes humanités), est passée de la philosophie à l'art, de l'ontologie à l'épistémologie, de la physique et de la biologie à la métaphysique et à la sociologie. Par la politique (géopolitique, biopolitique. « technopolitique »), elle s'est transformée en idéologie, du naturalisme au culturalisme, de la sociobiologie et de la psychologie évolutionniste au féminisme et au postmodernisme. Pour favoriser l'accessibilité (pratique, politique), elle a sacrifié la cohérence (théorique) et la pertinence (scientifique).

Faute d'études générales de l'être humain, se sont développées toutes sortes d'études ou de disciplines régionales : des études particulières et universitaires sans intention ou prétention universelle, des études culturelles aux études

(trans)sexuelles³⁶, en passant par nombre de *sous-études*...

La science était en quête de détermination, voire de déterminisme : matérialisme (historique), évolutionnisme, positivisme, empirisme, fonctionnalisme, structuralisme ; maintenant, elle est en quête de domination, donc d'hégémonisme : poststructuralisme, constructivisme, relativisme, formalisme, écologisme, idéalisme (social) - au risque de la religion ! La critique ou la théorie

³⁶ Il y a *topogenèse*, c'est-à-dire construction sociale d'un lieu, par la communauté LGBTQ+, qui s'érige ou s'établit en un lobby par les réseaux sociaux et les médias et qui y défend sa cause ou son cas. On ne peut plus convaincre, ses membres sont d'autant plus convaincants : auprès des écoles, des universités et du ministère de l'Éducation, auprès des avocats, des juristes et du ministère de la Justice et auprès des psychiatres, des chirurgiens et du ministère de la Santé. Jadis secrète, discrète, marginale et cachée, cette communauté (doublée de communautarisme) est de plus en plus présente, militante, mondaine et ouverte : mode, parade, popularité, prospérité et gentrification ou « gaytrification ». L'argumentation devient impossible et incorrecte ; la psychanalyse est taboue ou interdite, car - pour la métapsychologie, contrairement à la métaphysique - il n'y a pas de séparation ou d'opposition entre la nature et la culture, entre le corps et l'âme, entre le cerveau et l'esprit, entre la tête et les « génitoires » [Lacan] et entre l'extérieur et l'intérieur. Or, l'homme qui veut devenir une femme (*la* transsexuelle selon la cible) veut être l'*objet* du désir des (par les) hommes, comme s'il était une femme : identification (passive) à un objet hétérosexuel; la femme qui veut devenir un homme (*le* transsexuel toujours selon la cible ou le but et non la source) veut être le *sujet* du désir des (pour les) femmes, comme si elle était un homme : identification (active) à un sujet hétérosexuel. Comme fils ou fille et nonobstant les diverses pratiques sexuelles (actives et/ou passives : génitales, anales, orales, masochistes, fétichistes, voyeuristes, exhibitionnistes, onanistes, échangistes, sadiques, pédophiles, zoophiles, etc.), il y a d'autres identifications possibles du sujet ou de l'objet de désir. Dans la plus totale dénégation de la différence sexuelle, la transsexualité - dont l'idéologie est le transsexualisme - est l'hystérie (surtout masculine) de *conversion radicale* du XXIe siècle : conversion du fantasme en passage à l'acte et à la chirurgie ou à la boucherie : « conception bouchère » du sexe et de la sexualité [Legendre].

critique l'emporte sur la théorie ou la théorie *pratique*.

Dans l'ignorance ou la méconnaissance, le mépris ou le rejet de la psychanalyse (métabiologie, métaphilosophie et métapsychologie ; topique, dynamique et économique) et de sa topologie du sujet et des quatre Discours, ainsi que dans le refus de la discipline de la grammaire et de la transdisciplinarité, la science n'a pas encore pu se constituer en véritable science générale du sens (de la vie) : en une pragmatique du monde (des luttes), en une grammaire du langage (des liens) et en une (pra)grammatique ou une prag(ram)matique de l'homme (des lieux). C'est donc dire que la science ne s'est point encore libérée ou affranchie du Discours universitaire et du Discours maître, qu'elle n'a pas su *déconstruire*, et qu'elle n'a toujours pas accédé au Discours analyste, en vue de *reconstruire* le monde.

*

La science n'arrive pas toujours à se séparer de l'idéologie, c'est-à-dire de l'opinion et du sens commun, dont elle doit se dissocier. La théorie comme méthode commence par l'observation, dont fait partie la compréhension et qui est suivie de la description ; viennent ensuite l'explication et l'explicitation, qui ne vont pas sans narration, argumentation (induction, déduction, transduction) et interprétation en vue d'articuler l'universel, le particulier et le singulier :

Universel ← Particulier

↑

Singulier

Génétique ← Générique

↑

Généalogique

Inné ← Acquis/Requis

↑

Conquis

Nature ← Culture

↑

Posture

Sélection naturelle ← Sélection culturelle

↑

Sélection sexuelle

L'universel, c'est l'un ou l'unique ; le particulier, c'est le multiple ; le singulier, c'est l'exceptionnel ou l'extraordinaire : le général, le spécial et le primordial, le principal, le cardinal et le central, le capital, le radical et le fondamental. Le fondement (infondé) est le sans-fond par lequel il y a fondation.

*

* *

Sans présumer du *réel* (l'impossible selon Lacan), la *réalité* est l'*existence* et l'*expérience* de la vérité et de son contraire (la fausseté ou l'illusion), du mensonge et du secret. Les modes d'existence sont donc des modalités : la virtualisation et la potentialisation, l'actualisation et la réalisation ; la nécessité et l'impossibilité, la possibilité et la contingence (qui n'est pas le hasard).

On ne peut pouvoir sans vouloir ; mais on peut vouloir sans pouvoir. Telle est la modalité de la politique !

*

Selon Lévy, les pauvres des régions riches paient pour les riches des régions pauvres et les pauvres des pays riches subventionnent les riches des pays pauvres. Mais n'en est-il pas ainsi au sein même des pays riches, le travail (les taxes et les impôts des contribuables) subventionnant le capital (les compagnies de pétrole) par l'intermédiaire du gouvernement (les subsides) ?

*

* *

Ces *idées* à l'effet que c'est l'idéologie, la politique et la religion (pour laquelle l'impossible est possible) qui mènent le monde - et non pas les *concepts* de la science (pour laquelle l'impossible n'est pas possible) [Serres], la théorie, la théorie pratique, la pratique, l'économie (sociale et libidinale) - amènent le monde à sa ruine !

L'envers de cet idéalisme est le « matérialisme » de la sociobiologie, pour laquelle la reproduction des gènes de l'individu prévaut sur la survie de l'espèce ou des gens. Pour la sociobiologie, l'inné ou l'instinct (incluant les « instincts sociaux » selon Darwin) est on ne peut plus inclusif : égoïsme (ou altruisme intéressé : « égoïsme génétique »), sexisme, racisme, agressivité, crédulité et naïveté font aussi partie de la « nature animale ». La « nature humaine », quant à elle, inclut les « choses inutiles » (de l'art au sport, du jeu au luxe, du

tourisme à la gastronomie, du plaisir au « péché »), les « actions nuisibles » à la sélection naturelle (la chasteté, l'homosexualité, l'avortement, la contraception, l'adoption, le risque, l'excès, le suicide), le doute et le mensonge, la proactivité et la liberté [Barrette].

Les culturalistes négligent la biologie (génétique), l'hérédité, l'inné et le sexe ; ils surestiment l'environnement (le conditionnement social), le milieu et la sélection culturelle (Lamarck). Les naturalistes négligent l'anthropologie (générique), l'héritage, l'acquis/requis et le genre ; ils surestiment l'organisme (l'ADN ou le programme génétique), l'adaptation et la sélection naturelle (Darwin). Pour la psychanalyse, à la biologie et à l'anthropologie, s'ajoute la métapsychologie ; à l'hérédité et à l'héritage, le patrimoine ; au génétique et au générique, le généalogique ou le spécifique ; à l'inné et à l'acquis/requis, le

conquis (l'invention, l'innovation, la création, la production) ; à la nature et à la culture, la posture ; au sexe et au genre, la sexualité (la sélection sexuelle).

Ce qui est naturel ou culturel n'est pas nécessairement bon ou mauvais, bien ou mal : ce n'est pas la nécessité, c'est (de) la contingence.

**La matière et l'énergie,
l'espace et le temps,
selon la personne :**

1 3

X

4 2

Feu Eau

X

Terre Air

Chaud Froid

X

Sec Humide

Été Hiver

X

Printemps Automne

Sud Nord

X

Est Ouest

Midi Minuit

X

Aurore Crépuscule
(Matin) (Soir)

BIBLIOGRAPHIE

Ajzenberg, Armand, Lethierry, Hugues (Co-dir.) et Bazinek, Léonore.

Maintenant Henri Lefebvre.

Renaissance de la pensée critique.

Préface de Michael Lowy.

L'Harmattan (Logiques sociales). Paris ; 2011 (220 p. avec 3 illustrations)

Anderson, Ben and Harrison, Paul.

Edited by.

Taking place:

Non-Representational Theories and Geography.

Ashgate. Surrey-Burlington ; 2010 (XIV + 378 p. with figures and one table)

Aoun, Mouchir Basile.

La cité humaine dans la pensée de Martin Heidegger.

Lieu de réconciliation de l'être et du politique.

Préface de Simone Goyard-Fabre.

L'Harmattan (Ouverture philosophique). Paris ; 2016 [1996] (572 p.)

Barrette, Cyrille.

La vraie nature de la bête humaine.

Carnet d'un biologiste.

Éditions MultiMondes. Montréal ; 2020 (320 p. avec figures et tableaux)

Berque, Augustin.

Écoumène.

Introduction à l'étude des milieux humains.

Belin (Alpha). Paris ; 2015 [1987] (448 p.)

Bonico-Donato, Céline.

Heidegger et la question de l'habiter.

Une philosophie de l'architecture.

Éditions Parenthèses (Collection Eupalinos, série architecture et urbanisme). Marseille ; 2019 (208 p. avec photographies)

Castel, Robert.

Propriété privée, propriété sociale, propriété de soi.

Entretiens sur la construction de l'individu moderne.

Fayard. Paris ; 2001 (218 - 2 p.)

La montée des incertitudes.

Travail, protection, statut de l'individu.

Seuil (Points Essais # 714). Paris ; 2009 (464 p.)

Castells, Manuel.

La question urbaine.

Maspero (Textes à l'appui). Paris ; 1972 (456 p. avec tableaux et schémas)

Choay, Françoise.

La règle et le modèle.

Sur la théorie de l'architecture et de l'urbanisme.

Seuil. Paris ; 1980 (376 p.)

Pour une anthropologie de l'espace.

Seuil (La couleur des idées). Paris ; 2006 (2 + 418 p.)

Choay, Françoise et al.

Le sens de la ville.

Seuil. Paris ; 1972 (182 p.)

Conan, Michel.

L'invention des lieux.

Théétète Éditions (Des lieux et des espaces).
Saint-Maximin ; 1997 (224 p.)

Di Méo, Guy.

Le désarroi identitaire.

Une géographie sociale.

L'Harmattan (Logiques sociales). Paris ; 2016 (228 p.)

Di Méo, Guy.

Sous la direction de.

Les territoires du quotidien.

L'Harmattan (Géographie sociale). Paris-Montréal ;
1996 (212 p. avec 11 figures)

Gracq, Julien.

La forme d'une ville.

14^e édition.

José Cori. Paris ; 1985 (6 + 216 p.)

Harvey, David.

Spaces of Capital.

Towards a Radical Geography.

Routledge. New York ; 2001 (XII + 436 p. with figures and tables)

Imanishi, Kinji.

La liberté dans l'évolution.

Le vivant comme sujet.

Traduction du japonais, édition et postface d'Augustin Berque :

« La mésologie d'Imanishi ».

Wildproject (Domaine sauvage). s.l. ; 2015 (192 p.)

Laruelle, François.

Le Nouvel Esprit Technologique.

Les Belles Lettres (L'âne d'or). Paris ; 2020 (208 p.)

[surtout le chapitre IV : « Science et technologie du livre (un exemple) », p. 99-153].

Lazzarotti, Olivier.

Habiter.

La condition géographique.

Belin (Mappemonde). Paris ; 2006 (288 p. avec figures, tableaux et « orientations »)

Habiter le monde.

La documentation Française (Documentation photographique # 8100). Paris ; 2014 (64 p. avec photographies)

Lefebvre, Henri.

Le droit à la ville.

3^e édition.

Préface de Remi Hess, Sandrine Deulceux et Gabrielle Weigan :

« Relire Henri Lefebvre ».

Economica/Anthropos (Anthropologie). Paris ; 2009 [1968] (XVIII + 142 p.)

Du rural à l'urbain.

Anthropos (Société et urbanisme). Paris ; 1970 (288 p.)

La Révolution urbaine.

Gallimard nrf (Idées # 219). Paris ; 1970 (256 p. avec tableaux)

La production de l'espace.

4^e édition.

Avant-propos de Remi Hesse :

« Henri Lefebvre et la pensée de l'espace ».

Anthropos (Ethnosociologie). Paris ; 2000 [1974] (XXVIII + 496 - 4 p.)

Lévy, Jacques.

Le tournant géographique.

Penser l'espace pour lire le monde.

Belin (Mappemonde). Paris ; 1999 (400 p. avec figures))

Réinventer la France.

Trente cartes pour une nouvelle géographie.

Fayard. Paris ; 2013 (254 p. avec 2 tableaux + 2 cahiers hors-texte de cartes)

Lévy, Jacques, Fauchille, Jean-Nicolas et Povoas, Ana.

Théorie de la justice spatiale.
Géographies du juste et de l'injuste.

Postface de Boris Beaude :

« Pour une justice des virtualités ».

Odile Jacob. Paris ; 2018 (352 p. avec figures)

Lévy, Jacques.

Edited by.

From Geopolitics to Global Politics.
A French Connection.

Frank Cass. London-Portland, Or ; 2001 (6 + 218 p.
with maps and figures)

The City.
Critical Essays in Human Geography.

Ashgate (Contemporary Foundations of Space and
Place). Hampshire-Burlington ; 2008 (XXVIII + 620
p. with tables and figures)

Lévy, Jacques.

Sous la direction de.

L'invention du monde.
Une géographie de la mondialisation.

Les Presses de Sciences Po. Paris ; 2008 (408 p.
avec cartes, figures et tableaux)

Lévy, Jacques et Lussault, Michel.

Sous la direction de.

Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés.

Nouvelle édition revue et augmentée.

Belin. Paris ; 2013 [2003] (1128 p. avec tableaux et bibliographies)

Lussault, Michel.

L'homme spatial.

La construction sociale de l'espace humain.

Seuil (La couleur des idées). Paris ; 2007 (400 p.)

De la lutte des classes à la lutte des places.

Grasset (Mondes vécus). Paris ; 2009 (224 p. avec une figure :

« La triangulation du champ spatial » : p. 45)

L'avènement du monde.

Essai sur l'habitation humaine de la Terre.

Seuil (La couleur des idées). Paris ; 2013 (306 - 2 p.)

Hyper-lieux.

Les nouvelles géographies de la mondialisation.

Seuil (La couleur des idées). Paris ; 2017 (320 p.)

Lussault, Michel, Fort, Francine, Jacques, Michel,
Brugère, Fabienne et Le Blanc, Guillaume.

Sous la direction de.

constellation.s.

Actes Sud (Arc en rêve centre d'architecture).
Bordeaux ; 2017 (768 p. avec photographies)

Malpas, Jeff.

*Heidegger's Topology:
Being, Place, World.*

The MIT Press. Cambridge-London ; 2008 [2006] (X +
414 p. with figures)

*Heidegger and the Thinking of Place.
Explorations in the Topology of Being.*

The MIT Press. Cambridge-London ; 2012 (X + 378 p.
with figures)

McWhorter, Ladelle, and Stenstad, Gail.

Edited by.

*Heidegger and the Earth.
Essays in Environmental Philosophy.*

Second, Expanded Edition.

University of Toronto Press (New Studies in
Phenomenology and Hermeneutics). Toronto-Buffalo-
New York ; 2009 (XVIII + 270 p.)

Mitchell, William J.

e-topia.

'Urban Life, Jim - But not as we Know it'.

The MIT Press. Cambridge-London ; 2000 (8 + 184 p.)

Mongin, Olivier.

La Condition urbaine.

La ville à l'heure de la mondialisation.

Seuil (Points/Essais # 585). Paris ; 2005 (344 p. + 8 planches de photographies)

Mugerauer, Robert.

Responding to Loss.

Heideggerian Reflections on Literature, Architecture, and Film.

Fordham University Press (Perspectives in Continental Philosophy). New York ; 2015 (XXVI + 2 + 180 p. with illustrations)

Paquot, Thierry.

Demeure terrestre.

Enquête vagabonde sur l'habiter.

4^e édition

Éditions Terre urbaine (Collection L'Esprit des Villes # 2). s. l. ; 2020 [2005, 2000, 1997] (272 p.)

Désastres urbains.

Les villes meurent aussi.

Seconde édition.

La Découverte (Poche # 506). Paris ; 2019 [2015] (264 p.)

Paquot, Thierry, Lussault, Michel et Body-Gendrot, Sophie.

Sous la direction de.

La ville et l'urbain.

L'état des savoirs.

Postface de Claude Bartolone, ministre délégué à la ville.

La Découverte & Syros (Textes à l'appui / Série l'état des savoirs). Paris ; 2000 (444 p. avec références bibliographiques)

Paquot, Thierry, Lussault, Michel et Younès, Chris.

Sous la direction de.

Habiter, le propre de l'humain.

Villes, territoires et philosophie.

La Découverte (Armillaire). Paris ; 2007 (390 p. avec figures, graphiques et illustrations)

Perec, Georges.

Espèces d'espaces.

Galilée (L'espace critique). Paris ; 2000 [1974] (202 p. + Prière d'insérer)

Piketty, Thomas.

Le capital au XXIe siècle.

Seuil (Histoire Points # 546). Paris ; 2013 (972 p. avec graphiques et tableaux)

Capital et idéologie.

Seuil (Les livres du nouveau monde). Paris ; 2019 (1234 p. avec graphiques et tableaux)

Pile, Steve.

The Body and the City.

Psychoanalysis, Space and Subjectivity.

Routledge (Cultural Studies / Psychoanalysis / Sociology). London-New York ; 1996 (X + 278 p. with illustrations)

Schalow, Frank.

The Incarnality of Being.

The Earth, Animals and the Body in Heidegger's Thought.

State University of New York Press (SUNY Series in Environmental and Ethics). Albany ; 2006 (X + 212 p.)

Segaud, Marion.

Anthropologie de l'espace.

Habiter, fonder, distribuer, transformer.

Deuxième édition.

Avant-propos d'Henri Raymond.

Armand Colin (Sociologie). Paris ; 2010 [2007]
(248 p. avec 30 figures)

Segaud, Marion, Brun, Jacques et Driant, Jean-Claude.

Sous la direction de.

Dictionnaire critique de l'habitat et du logement.

Armand Colin (Collection « Dictionnaire »).
Paris ; 2003 (2 + XXIV + 454 p.)

Sharr, Adam.

Heidegger for Architects.

Routledge (Thinkers for Architects 02). London-New York ; 2007 (XIV + 128 p. with illustrations)

Soja, Edward W.

Seeking Spatial Justice.

University of Minnesota Press (Globalization and Community Series 16). Minneapolis-London ; 2010 (XVIII + 262 p.)

Stenstad, Gail.

Transformations.

Thinking after Heidegger.

University of Wisconsin Press (New Studies in Phenomenology and Hermeneutics). Madison ; 2006 (XIV + 232 p.)

Thrift, Nigel.

Spatial Formations.

SAGE Publications (Theory, Culture & Society). London-Thousand Oaks-New Dehli ; 1996 (XVI + 368 p. with tables and figures)

Non-Representational Theory.

Space / politics / affect.

Routledge (Internatinal Library of Sociology). London-New York; 2008 (X + 326 p. with tables)

Vuillot, Alain.

Heidegger et la terre.

L'assise et le séjour.

L'Harmattan (Ouverture philosophique). Paris-Montréal-Budapest-Torino ; 2001 (208 p.)

Wölfflin, Heinrich.

Prolégomènes à une psychologie de l'architecture.

Introduction de Bruno Queysanne.

Postface de Jasper Cepl.

Éditions de la Villette (École d'architecture de Grenoble). Paris ; 2005 [1999, 1996, 1994, 1982, 1886] (80 p.)

Zumthor, Peter.

Atmospheres.

Architectural Environments. Surrounding Objects.

Birkhäuser. Basel ; 2018 [2006] (2 + 76 p. with illustrations)

Penser l'architecture.

Birkhäuser. Basel ; 2019 [2010] (112 p. avec illustrations)

*

Bibliographie de pragmatique

Philosophie

Heidegger et Arendt

